

The Project Gutenberg EBook of Histoires grises, by E. Edouard Tavernier

Copyright laws are changing all over the world. Be sure to check the copyright laws for your country before downloading or redistributing this or any other Project Gutenberg eBook.

This header should be the first thing seen when viewing this Project Gutenberg file. Please do not remove it. Do not change or edit the header without written permission.

Please read the "legal small print," and other information about the eBook and Project Gutenberg at the bottom of this file. Included is important information about your specific rights and restrictions in how the file may be used. You can also find out about how to make a donation to Project Gutenberg, and how to get involved.

****Welcome To The World of Free Plain Vanilla Electronic Texts****

****eBooks Readable By Both Humans and By Computers, Since 1971****

*******These eBooks Were Prepared By Thousands of Volunteers!*******

Title: Histoires grises

Author: E. Edouard Tavernier

Release Date: June, 2004 [EBook #5892]

[This file was first posted on September 18, 2002]

[Most recently updated December 29, 2002]

Edition: 10

Language: French

Character set encoding: ASCII

***** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK HISTOIRES GRISES *****

This Etext was prepared by w.debeuf@belgacom.net, Project Gutenberg volunteer.

Histoires grises.

By E. Edouard Tavernier.

HISTOIRES GRISES

Plutarque.

L'honneur est une ile escarpee et sans bords, ou l'on ne peut plus rentrer... quand on en est, par le fait des autres, trop souvent sorti.

(_Meditations sur Boileau_)

I.

Il s'appelait Plutarque. Ce nom lui avait ete donne un soir chez un marchand de vins, a cause d'un livre qu'on lui voyait lire de temps en temps et qu'il avait ramasse a la porte d'un lycee. On connaissait l'homme; pour l'interpeller, il fallait bien un nom. C'etait son nom maintenant pour de bon; il s'en accommodait: on se fait a tout.

La journee qui pour lui s'etait annoncee normale, c'est-a-dire ni bonne ni mauvaise, avait particulierement bien fini. Il s'etait mis a pleuvoir des arrosoirs, et en depot de l'opinion courante, la pluie n'est pas une chose desagreable; grace a l'eau d'en haut, les trottoirs ne sont pas encombres, les promeneurs et les sergents de ville ne manifestent pas un interet particulier a ce que peuvent faire les gueux; ceux-ci ont meme le loisir de s'arreter, dans leur promenade -- ce qui est deja bien -- sous une porte ou sous la tente d'un cafe -- ce qui est mieux encore parce que, des conversations qui s'engagent nait la possibilite de rendre quelques services; les obliges ne s'attardent pas en general a compter leur billon.

En passant place de la Republique, devant un petit hotel, Plutarque eut le bonheur de voir attendre, dans le cadre de la porte, un homme heureux, c'est-a-dire un ventre assez gros, barre d'une chaine de montre en or, juche sur deux jambes gainees dans un pantalon soigne finissant en souliers a guetres blanches, le tout surmonte d'une bonne figure sous un chapeau melon nullement use. Ne voulant sans doute pas ternir la joie de son ame ou tacher ses guetres, l'homme heureux avait hele Plutarque pour un taxi. Peu de temps apres, Plutarque arrivait dans un virage savant, a grande allure, debout sur le marchepied, les mains cramponnees a la poignee. Avant de laisser refermer la portiere, l'homme heureux avait mis quatre francs dans la main creuse que Plutarque tendait poliment.

Cet homme etait evidemment disproportionne, aussi bien avec le service

rendu qu'avec les allures du client. Plutarque n'avait pas demandé au conducteur de faire le tour de la place pour laisser croire que ses recherches avaient été laborieuses. Quant au client, il avait l'air à son aise, c'est vrai, mais ne devait pourtant pas être un abonné de l'Opéra. Seulement, quand on est content...

Plutarque examina les pièces sous le réverbère, essaya de les rayer l'une contre l'autre d'abord, puis avec l'ongle noir de son pouce. Les deux épreuves ayant été satisfaisantes, il les glissa dans la poche gauche de sa veste; mais comme la doublure ne tenait pas beaucoup, il les retint dans sa main qu'il ne retira pas.

Evidemment, le problème changeait. La solution du manger et du dormir, quand on n'a pas le sou, est complètement différente de celle qu'on peut lui donner quand on a de l'argent. Du coup, le travail inconscient de la journée tendant à la préparation de la nuit devenait superflu; c'est sur d'autres bases qu'il partait. Naturellement, d'abord il mangerait, cela va de soi, et non un de ces bouillons délavés qu'on vous donne dans les soupes de quartier ou dans les patronages, mais des choses qu'on mâche et qui résistent juste ce qu'il faut: un _navarin-carotte_ par exemple. Et la pensée seule de ce mets amenait du jus dans sa bouche. Puis il mangerait assis, boirait du vin rouge et... bonheur suprême, coucherait seul. Cette dernière perspective le ravissait délicieusement: une chambre à soi, avec une place pour dormir, s'allonger sans qu'on vous marche dessus, ne rien voir, ne rien entendre, pouvoir être avec soi, comme dans la ballade, mais couche. Il faut dire que le dortoir, la grange ou l'asile, c'est bien à cela qu'on se fait le moins.

Il marchait, chiquant ces idées dans sa tête, sans remarquer qu'il s'éloignait terriblement du marchand de vins et de l'hôtel garni qu'il s'était fixé. Il ne s'apercevait pas non plus de la pluie qui avait définitivement collé ses vêtements sur sa peau. Ses souliers beuglaient et giclaient si régulièrement dans sa marche, que leur chanson lui semblait naturelle comme le bruit d'une source ou le battement d'un moteur. D'une porte d'usine où elles attendaient, deux filles haut retroussées l'apostrophaient:

- Il a de quoi barboter! dit l'une.

L'autre commenta:

- Mais non, Monsieur porte du tissu anglais.

Plutarque, dans un sourire, sans s'arrêter, salua; son geste dut être un peu trop courtois puisque les femmes décontenancées ne trouverent rien à ajouter.

Il retourna, avec le sens de l'orientation qu'ont les gens ayant souvent marché sans but, dans la ville; sans savoir du tout où il était, il prit à gauche une petite rue déserte et mal pavée. Le trottoir défoncé brillait par places sous les becs de gaz tremblotants. Des roues de voitures et des tonneaux qui sentaient l'acide étaient

ranges sur les cotes; une balayeuse municipale tendait ses bras vers la lune. Plutarque parcourut de la même allure d'autres rues semblables; il ne se pressait pas, car personne ne l'attendait et puis il ne trouvait pas qu'il eût encore assez faim.

II

Le souper fut quelconque. Arrive tard, Plutarque, ne trouvant plus rien de prêt, avait été obligé de se rabattre sur une _crouste garnier_ que la tenancière composa sur le champ et rechauffa pour lui. La pâte était détrempée et la sauce avait un goût auquel il fallait s'habituer.

Le débit était presque vide. Seul, un mendiant dormait dans un coin en attendant la sortie des concerts. On n'entendait que le bec de gaz dont le manchon reniflait par intervalles réguliers comme un enrhumé, pendant que montait et tombait la lumière.

Plutarque ne s'attarda pas. Il paya et sortit. Maintenant c'était la pensée de la chambre qui le hantait. L'hôtel vers lequel il marchait n'avait pas de nom. C'était un immeuble long et bas, à un étage seulement, une étrange vieille maison qu'on ne réparait plus, du temps où le quartier Caulaincourt était de la périphérie, vieille bicoque, que seule la spéculation tenait encore debout sur ce terrain cher. Au-dessus de la porte étroite s'étendait un grand bras de fer où s'accrochait une lanterne blanche; sur la vitre cassée on pouvait deviner le mot _Hotel_. Plutarque s'engouffra dans le corridor et monta quelques marches d'escalier jusqu'à la loge puante où le ménage patron couchait sur un lit bas. Le tenancier se leva, devisagea son client comme quelqu'un qui craint "les affaires"; puis, ayant perçu la taxe pour la chambre et la chandelle, il indiqua:

- La quatrième à gauche en entrant.

Plutarque éprouvait une sensation de bien-être en refermant la porte. Des murs! plus d'espace commun à tous; pouvoir étendre son être, renferme d'habitude en lui-même, jusqu'à la limite d'une chambre si petite qu'elle fut. Pouvoir faire ce qu'on veut, tranquillement, sans risquer aucun geste, aucune remarque, aucune réflexion. De joie, il étira ses bras et cracha par terre, puis il s'étendit sur le vague sommier, dont quelques ressorts jouaient encore, et se tint éveillé pour jouir de sa joie.

Il se rappelait qu'il avait déjà passé deux nuits dans une chambre semblable de cet hôtel, un an ou dix-huit mois avant, il n'était plus absolument sûr. Ses appréhensions d'alors lui revenaient. C'était à l'époque descendante de sa carrière: il avait trouvé, cette première fois, la chambre crasseuse; l'odeur l'incommodait; les punaises le mordaient; il avait peur de la porte qui ne fermait pas, des bruits assourdis que l'on percevait à travers l'épaisse cloison. Aujourd'hui il entendait partir des chambres voisines des vagissements qui avaient

beaucoup de chance d'être de même nature que ceux jadis entendus; une autre génération de mêmes insectes s'appretait à le travailler; les vieux relents tout au plus augmentés de puanteurs nouvelles flottaient entre les murs, et cependant il était bien maintenant, n'avait nulle crainte et restait confondu de l'accoutumance et de la relativité.

Sa mémoire n'avait rien oublié, et pourtant quel chemin il avait fait! Ce soir, parce qu'il était heureux, le passé triste lui revenait. Il le retrouvait sans orgueil, sans acrimonie, presque dans les mêmes dispositions où il avait reçu la pluie de tout à l'heure. Il se revoyait tout enfant, propre, servi par des bonnes dans la petite maison d'Angers où il était né, et il se reconnaissait: ce n'était pas un autre, c'était bien lui. Il suivait parfaitement la continuité, la vie de famille ordonnée, où l'on économisait en vivant bien; le collège où il était parmi les bons; puis Paris, le Quartier, les tavernes, les femmes et, un jour, la minuscule faute initiale: avoir dépensé dans une fête l'argent d'un examen. Tout de même, quelle mentalité on peut avoir encore dans la bourgeoisie en province, pour punir de telles peccadilles avec des chatiments pareils. Il s'esclaffa tout seul et sans amertume pensa: Cretins!

Il voyait, sans le moindre ressentiment, la figure austère de son père, conservateur des hypothèques.

'Je te dispense désormais de rentrer à la maison' furent les derniers mots de la dernière lettre qu'il avait reçue.

Après, la dégringolade était venue rapidement. Quelques mois de vie à crédit pendant la recherche d'un ouvrage qu'on ne trouve pas parce qu'on n'en avait pas avant; la saisie des malles. On demeure encore un Monsieur juste le temps que durent les habits qu'on a sur soi, c'est-à-dire très peu. Quand on couche dehors et qu'on ne change pas, on use tellement. Après on a faim. Un beau jour on ouvre les portières, on vend des fleurs et n'importe quoi, tout ce qui se présente. Alors, c'est invraisemblable, ça ne change plus. À tout prendre, d'ailleurs, dans les circonstances normales, c'est une vie comme une autre, pas meilleure et pas pire non plus; comme dans toutes les vies, il y a de bons et de mauvais moments.

Pendant qu'il laissait passer ses réflexions, sa porte s'ouvrit doucement et soudain la lumière de la chambre s'augmenta de la lueur d'une seconde bougie. Plutarque vit un homme d'âge moyen, assez bien vêtu, qui s'excusa :

- Pardon.

Plutarque fut contrarié. Il avait payé, ce n'était pas pour qu'on vienne le voir et lui dire "pardon". Trop habitué à ne pas gaspiller l'heure bonne en recriminations, il ne se laissa point pourtant absorber par ce petit inconvénient, et ne perdit pas une minute à se demander ce que cet homme bien habillé pouvait venir faire dans cet hôtel. Il lui intéressait peu de savoir si son visiteur commençait la phrase descendante par laquelle lui-même avait passé, si c'était un

policier ou un detraque vicieux a la recherche d'une combinaison extraordinaire. Dans son monde a lui, comme on ne s'etonne plus, on ne s'occupe guere des affaires des autres: les siennes suffisent.

La pluie dehors battait une charge sur le toit de zinc, et la classique et sadique satisfaction de sentir qu'on est a l'abri soi-meme pendant que les autres pataugent, l'envahissait. Malheureusement, depuis un moment des tranches agacantes lui tenaillaient le ventre, de plus en plus lancinantes. Il pensa que c'etait la _croute garnier_ ou au moins la sauce qui faisait des difficultes pour passer. Comme il n'y a rien de tel pour digerer que le sommeil, il souffla sa chandelle et s'endormit presqu'au commandement, ainsi qu'il etait accoutume par les necessites de ses nuits non tranquilles.

Sa penible digestion le reveilla. Il faisait encore noire dans la chambre. Maintenant il avait chaud et ses tempes battaient. Il alluma sa bougie; comme decidement ca n'allait pas dans cette atmosphere etouffee, il eprouva le besoin de respirer, se leva et sortit dans le couloir obscur. Presse, son pied buta dans quelque chose et il s'allongea sur un corps couche la; sa figure toucha une figure et a la lueur de sa bougie qui coulait sur le plancher, il reconnut l'homme qui avait ouvert sa porte. Le visage etait congestionne, les yeux vicieux gonfles; sur la bouche s'etait figee une fraise de sang. Plutarque fit un retablissement sur ses mains, se redressa et sans la moindre hesitation, feutrant son pas, a croire qu'il foulait de la mousse, il marcha vers la porte, cria:

- Cordon...

et sortit.

Dehors, il ne se hata pas, tourna a tous les carrefours rencontres, decide a aller loin, tres loin dans le quartier qu'il se rappellerait en route avoir le moins frequente. C'etait a peine si son coeur battait plus vite. Il n'avait plus du tout mal au ventre.

L'homme etait-il mort ou vivant dans le couloir de l'hotel? C'etait encore "une affaire des autres". Mais allait-on l'impliquer dans l'affaire, le cueillir lui-meme? C'etait bien le motif qui l'avait fait fuir, mais qu'y pouvait-il? C'etait oui ou non. Il fallait se donner toutes les chances. Apres tout, en dehors des formalites, des discussions, de l'audience, bien au fond, la prison ne change pas tant les choses. Il se rappelait la caserne. Toujours des avantages et des inconvenients, comme dans toutes les vies, comme dans la maraude, de plus on est nourri, somme toute... et loge.

III

Il faisait noir encore quand il arriva aux Gobelins. C'etait la qu'il avait pense elire domicile, parce que quand on est gueux, a la

différence des bourgeois, on ne demeure pas dans une maison ou dans une rue, mais dans un quartier tout entier. Dans le petit bar qui venait de s'ouvrir, il avait presque pris cette décision, assis devant un vin blanc, lorsqu'un souvenir lui revint. Un ancien camarade à lui, du temps où il était étudiant, le fils d'un notaire de Provence, s'était établi crémier dans ce quartier, après un mariage assez drôle avec Ginette, une grande brune qui allait au Bullier. Celui-là avait hérité cinq mille francs d'une tante; la fille, qui avait le sens de la vie, avait exigé l'abandon des carrières libérales, en telle sorte que son époux n'avait descendu que de quelques crans. Plutarque n'avait pas idée de l'endroit où se trouvent la boutique, il avait appris seulement que les affaires de son ami marchaient et que Ginette avait eu deux jumelles. Cette possibilité de les rencontrer était encore trop pour lui; il prit brusquement le parti de s'installer ailleurs et repartit aussitôt de ce pas lent, cadence et rasant le sol qu'ont tous les chemineaux du monde.

Le petit jour piquait quand il s'approchait d'Auteuil. Il avait suivi les bords de la Seine. Une vague buée flottait sur le fleuve qui sentait la marée. Le froid du premier matin pinçait. Plutarque se promena un moment, puis, sous le regard d'un agent de police, passa la porte du marché. Les boutiques étaient déjà installées. Les carottes, les choux, les salades et les petites bottes de radis étaient bien rangées dans les caisses de bois. Il y avait du poisson, de la boucherie, de la charcuterie, du gibier, du fromage, des fruits, des fleurs, des asperges en branche, de tout ce qui se mange, et en grande quantité, de quoi faire crever des milliers de bedaines. Les vendeuses et les marchands parlaient doucement, étaient sérieux; on sentait toute la gravité de ces actes de vendre et d'acheter pour ce petit peuple de travailleurs.

Comme Plutarque était en train de considérer un chapelet de saucisses, se demandant si on les mangeait crues et si on les vendait au détail, il s'entendit appeler:

"Dites, l'homme, vous voudriez pas m'aider?..."

C'était une grosse cuisinière déjà vieille, une large figure épaisse et résignée. Elle portait un panier plein sous un bras et deux autres vides dans une main. Plutarque la débarrassa du tout et la suivit à travers les petites allées, pendant qu'elle tatait, marchandait et quelquefois achetait. Son marché dura bien une heure. Plutarque s'étonnait qu'on put avoir besoin de tant, même dans une grosse maison. Il en avait bientôt plein sa charge et avait dû enlever sa ceinture pour tenir deux fardeaux dans une main.

- Maintenant c'est fini, dit la femme, suivez-moi.

Et elle le dirigea non loin de là vers le centre de la place d'où partait le tramway.

En marchant, elle se plaignait du prix des choses.

- Et encore vous avez vu la première marchande, commentait-elle, voulait me les faire vingt-cinq sous!

Plutarque avait appris à se mettre dans la peau des rôles; il répondit:

- Ne m'en parlez pas, c'est une misère, on ne sait plus, on ne sait plus... et on a bien du mal.

La femme aima cette humilité approbative; elle aima la prévenance de son porteur parce que, de lui-même, il avait offert d'attendre le tramway pour faire passer les paniers. C'est pourquoi peut-être elle lui donna un franc.

Quand le véhicule partit, Plutarque enleva poliment sa casquette. De l'imperiale la femme lui cria:

- "Si vous êtes là, demain..."

La magie des mots est telle que cette phrase le troubla. Jusque-là, Plutarque avait fait la comédie de circonstance: comme il jouait le sans-travail assassin aux Champs-Élysées quand la nuit venait, ou le pieux mendiant à la porte des églises et la gouape le matin à la sortie des cabarets, il savait faire le malheureux. Maintenant dans les derniers grincements et les appels du timbre qu'on entendait affaiblis, quand, au bout de l'avenue, le tramway n'était plus qu'une miniature semblable à un jouet d'enfant, il restait à arpenter le refuge.

Tant de temps s'était passé qu'on ne lui avait pas dit "à demain". Cette idée qu'on accrochait sa vie du jour à celle qui viendrait, l'étonnait d'abord; penser que la grosse femme ne s'était pas rendu compte de l'instabilité de ses occupations finit par l'amuser. Il en sourit pendant qu'il marchait.

La journée était belle, il poussa une pointe jusqu'à l'entrée du Bois; derrière un bouquet d'arbres, une petite pelouse le tenta; son sommeil avait du retard. Dans l'herbe encore humide, il s'allongea, la casquette sur la figure, la pointe des pieds en l'air; il s'endormit.

Dans l'après-midi, à la sortie des courses, il fit quatre francs. Le soir il s'offrit un bon petit dîner et trouva non loin du marché une chambre où pour vingt-cinq centimes on pouvait aller passer la nuit avec trois autres passagers: le luxe de dormir seul ne lui avait décidément pas assez réussi. Il se leva le dernier au matin, proposa au logeur de balayer la chambre et le couloir. Cette offre fut acceptée; on lui rendit deux sous et de la considération.

Au marché il pénétra encore sous l'œil de l'agent et se rendit à la boutique de la boucherie par où la cuisinière lui avait dit débiter. Il n'attendit pas. Elle le reconnut à peine, mais n'hésita pas à lui confier ses paniers. Comme la veille, ils firent ensemble le tour des étalages, lui attendant en silence pendant les pourparlers, se contentant d'approuver du coin de l'œil les arguments de la femme quand elle se plaignait qu'on l'écortait. En route pour le tramway,

ils echangerent encore quelques paroles. Elle lui apprit qu'elle servait dans un institut de demoiselles, qu'il y avait plus de dix-huit personnes a table, que les pensionnaires etaient de familles riches et beaucoup d'autres details lesquels, en depit de tout l'interet qu'il montrait, etaient completement indifferents a Plutarque. Sur le refuge, elle eut une remarque desagreable:

- Je vous ai donne un franc hier; c'etait la premiere fois, mais c'est beaucoup.

- Je sais bien, repondit-il, c'est beaucoup de bonte de votre part; tout de meme, si ca ne vous faisait pas defaut a vous, on a tant de difficultes...

La femme redonna vingt sous, ce qui creait la fixite du tarif. Il fit encore passer les paniers sur la voiture apres avoir recu son prix, ce qui constituait une sorte de service gratuit et de remerciement. Il enleva comme la veille sa casquette au moment du depart et entendit une commere sur la plateforme qui soulignait son geste:

- Eh bien, Madame, j'espere que vous avez un porteur poli, c'est si rare aujourd'hui.

Cette remarque etant un hommage indirect a la facon dont la bienfaitrice traitait son homme, elle dit plus gentiment que hier encore:

- A demain.

Cette fois Plutarque reprima une veritable envie de rire. Ah! mais c'etait un metier alors. A vrai dire, tous les jours -- car il faut bien qu'elles mangent les demoiselles -- il etait embauche. Le soir, il retourna souper dans la meme maison, chez un marchand de bois dont la nourriture l'avait satisfait; il coucha dans le meme hotel, et commença une vie toute differente de celle qu'il trainait auparavant.

Les jours qui suivirent ameliorerent encore sa situation. Il avait bientot acquis la confiance de la vieille, faisait avant son arrivee le tour des boutiques, voyait la marchandise et s'enquerait des prix. Les marchands ne l'aimaient pas, mais l'estimaient. La cuisiniere, en arrivant, ecoutait son rapport; meme quelquefois lui laissait de petites sommes pour profiter des premieres occasions le lendemain. Il s'acquittait consciencieusement de ces missions de confiance, ne majorant les prix que dans une proportion tres modeste, tres admise, sous le nom d'escompte, par le personnel achetant d'ordinaire.

Il s'etait debrouille aussi dans l'organisation de sa vie. Pour la nourriture, il avait obtenu d'aider au service le soir, moyennant quoi on lui donnait pour rien, a la fermeture de l'etablissement, un repas, c'est-a-dire une soupe chaude, un peu de restes, une miche et souvent un verre de vin. A l'hotel, il balayait et arrosait tout le second etage reserve aux gens de passage et l'escalier en entier; ce service etait remunere par le droit de coucher dans un lit veritable, dans la

chambre a deux lits de la bonne. Plutarque y dormait seul la plupart du temps; sa compagne apportant une regularite surprenante dans l'irregularite d'une conduite agitee, decouchait presque toutes les nuits. Rapidement il etait redevenu l'homme d'un certain ordre. Il montait se coucher aussitot son souper mange et son travail fini. Sa chambre etait l'objet de soins minutieux, toujours balayee et arrosee, meme les affaires de sa compagne etaient mises en place par lui -- c'etait le seul moyen de n'en pas etre encombre --. La cuvette de zinc avait ete garnie de bouts de corde dechiquetes, en telle sorte qu'elle pouvait encore parfaitement servir. Une caisse, au pied de son lit, avait recu des charnieres et un cadenas: c'etaient "ses affaires". Pour le moment elle ne contenait guere que des aiguilles, du fil et un bout de savon, mais Plutarque fermait son bien le matin en sortant et emportait sa clef. Quand il rentrait, il comptait son avoir. Assis sur son lit il denouait, entre ses jambes, un bout de chiffon qui renfermait sa fortune. Ses economies augmentaient, il s'etait impose de ne depenser que la grappille; tous les soirs, il ajoutait au moins son franc, et les choses allaient assez bien, puisqu'en payant un repas de midi, un peu de tabac et quelques verres, -- en ne se refusant pas grand chose -- son gain regulier s'amassait.

La pensee lui venait d'acheter des vetements. Plusieurs courses chez les fripiers des environs lui donnaient une idee exacte du prix des choses. Trois objets le sollicitaient; d'abord des souliers, sur les siens les pieces ne tenaient plus bien; ensuite une chemise, la sienne, en lambeaux et moisie par place, aurait gagne a avoir une rechange permettant un lavage et une reparation; enfin, une casquette. Ce troisieme desir surtout l'obsedait.

Il n'aurait ose l'avouer a personne, il ne s'agissait pas d'une casquette ordinaire, celle qu'il avait etant assez bonne d'ailleurs, mais bien d'une casquette neuve, flambante, qu'il avait vue a la devanture du chapelier des chemins de fer. Le couvre-chef avait une calotte bleu-ciel et, au turban de velours noir, etait brode, en lettres d'argent le mot : "COMMISSIONNAIRE". Coiffe de la sorte, il lui semblait que sa situation serait definitivement assise, que les pourboires seraient forcement plus gros, qu'on le reconnaitrait dans la rue et qu'il se constituerait une clientele attiree. Le marchand en demandait douze francs, c'etait beaucoup.

Le soir, apres avoir fait ses comptes, sitot qu'il etait dans sa couverture, il y pensait. Finalement, hesitant, il n'achetait rien; il se contentait pendant le jour, apres le dejeuner, de reparer les trous nouveaux de ses effets par des reprises savantes, qu'il cousait peniblement, en tirant la langue pour mieux faire, comme un enfant a ses premiers travaux d'ecriture.

Tout de meme, quand il regardait en arriere, quels changements dans sa vie d'avant. Maintenant ses jours passaient reguliers, tous pareils, sans imprevu et sans inquietude. A table, en s'asseyant, il lui arrivait d'avoir bon appetit, mais il ne retrouvait plus jamais la desagreable sensation de la faim. Autrefois, cette douleur lui etait familiere, de plus en plus tenace, avec cette crampe particuliere

qu'elle declanche en nous et qui fait marcher, chercher, se fatiguer a mesure que les forces physiques diminuent; il se rappelait les premieres bouchees qu'on mange apres avoir eu faim, bouchees qui sont sans gout et qui font au passage, quand on les avale, l'impression de corps etrangers ne se desagregeant pas.

Tout cela etait loin, tres loin meme; une remarque du marchand de vins chez qui il mangeait, le lui prouvait plus que tout. Le commercant avait dit a sa femme, un soir, devant lui, d'un de ses clients qui lui devait de l'argent: "Ce n'est pas un travailleur comme moi ou comme Plutarque"...

Ces mots l'avaient frappe! Ils etaient comme la coupure entre sa vie vagabonde et sa vie de maintenant. Desormais son changement etait sorti de ses considerations sur lui-meme; les autres aussi le constataient. Ce fait donnait a sa situation presente une consecration et impliquait en meme temps pour elle une duree, un etablisement, comme un vague but atteint qui l'etonnait.

La destinee des etres est une fantaisie, pensait-il, c'etait pour en arriver la qu'il avait fait ce chemin long, accidente, fou surtout; qu'il avait vecu toutes ses heures incertaines avec, si souvent, l'attente de la catastrophe imminente et definitive. Il se rappelait les conseils d'un vieil ami de son pere:

- On fait sa vie... Choisis bien _ta vocation!_

Ces gens etablis sont a mourir de rire; ce a quoi on est appele, est-ce qu'on peut le savoir jamais, avant d'etre arrive? Comme si ce n'etait pas la vie toute seule qui se chargeait de vous faire, et de vous faire encore n'importe comment. Quelquefois, du bord des rivieres, on voit flotter des petits debris de bois; il en est qui filent tout droit, d'autres disparaissent pour un moment, d'autres s'arretent sur les bords, d'autres vont au fond apres avoir ou n'avoir pas tourne sur eux-memes et ne remontent plus. Sait-on pourquoi? Non, c'est ainsi, et voila tout. Somme toute, son existence passee aboutissait a faire de lui un vague commissionnaire, domestique d'une auberge de dernier ordre, dans ce quartier d'Auteuil qu'il avait a peine traverse deux fois auparavant. Les choses, d'ailleurs, auraient pu tellement tourner autrement, sans meme chercher plus loin que cette fameuse nuit ou il s'etait paye une chambre pour lui tout seul, a l'hotel de la rue Caulaincourt, et ou l'on aurait si bien pu l'accuser d'avoir assassine l'homme qui gisait dans le couloir.

IV

Il etait arrive ce matin de bonne heure au marche. La veille, la cuisiniere lui avait remis vingt francs pour les achats de legumes

qu'on trouvait peu pendant cette saison. Mais c'était vraiment tôt, les marchandises n'étant pas débarrassées et les prix pas encore fixes. L'agent de police de service devant la porte avait été changé; sans attacher à ce dernier fait la moindre importance, Plutarque se ravisa, rebroussa chemin et flana un moment sur le trottoir.

Ce manège dut impressionner certainement le nouveau sergent de ville qui le dévisagea d'une façon inquiète et à laquelle le vagabond, maintenant range, n'était plus habitué.

La sirène d'une usine mugit, il était six heures. Un peu gêné, Plutarque voulut entrer.

- Qu'est-ce que tu vas chercher là, toi, fit l'agent.

- Je viens acheter, M'sieur l'agent, répondit Plutarque.

- C'est bon, c'est bon, on la connaît va; allez, allez, décanille.

Et, l'empoignant par le bras, il le fit tourner sur lui-même.

Plutarque revint vers lui, très humble.

- Monsieur, j'achète pour quelqu'un.

- Ça suffit, dit le fonctionnaire, en élevant la voix.

Plutarque n'insista pas, entrevoyant des désagréments et vint s'appuyer sur un réverbère, décidé à attendre la cuisinière qui le ferait bien entrer, pensait-il. Son attitude fut-elle jugée provocante par l'agent? Peut-on savoir ce que ces gens-là croient? Le représentant de l'ordre vint à lui, le pinça cruellement au bras, en lui disant presque à voix basse:

- Il faut circuler.

Peut-être par simple douleur physique ou pour d'autres raisons encore, deux larmes piquèrent aux yeux de Plutarque. Il alla vers le refuge de la place attendre la bonne à la descente; il avait de l'argent à elle, il fallait qu'il la rencontrât.

Comme les hasards ne sont pas toujours heureux, il ne la rencontra ni dans la rue, ni à l'arrivée. Il attendit des heures durant tous les tramways, son cœur finissait par battre plus vite quand les voyageurs descendaient. À mesure que le temps passait, il se reprochait de n'avoir pas regardé suffisamment bien la sortie des premières voitures.

Puis la certitude vint que la cuisinière était déjà au marché et qu'il l'avait manquée. Il attendit son retour; vers dix heures, il la vit poindre au bout de la place, l'enfant d'une boutiquière qu'il connaissait, lui portait ses paniers. Il s'avança vers elle et s'appretait à lui donner des explications. Dès qu'elle l'aperçut, elle se répandit en invectives et en reproches:

- Vous m'avez volé mon argent, on a bien tort d'avoir confiance...

Ce fut en vain qu'il tenta de placer un mot en restituant l'argent. La femme reprit avidement son bien, en lui disant:

- Que je ne vous revoie plus.

Doucement, il l'accompagna quand même jusqu'à la voiture, aida l'enfant qui n'était pas assez grand pour passer les paquets, se découvrit au moment du départ, mais ne recut que ce seul merci:

- Hypocrite!

L'amertume vint en lui, mais trop près encore de son époque vagabonde, elle venait sans révolte, sans haine. La température n'est pas toujours belle, il pleut bien quelquefois. Pourquoi en vouloir à quelqu'un?

Assez tard dans la matinée, à force de raisonnement, il se reprit, se remonta:

- C'était trop bête. Il y avait une explication à donner. Les choses n'en pouvaient pas rester là. Et puis, en somme, le franc de la cuisinière comptait peu dans ses ressources. C'était sa situation chez le marchand de vin et à l'hôtel qui l'asseyait. Il entrevoyait déjà la possibilité de s'engager davantage chez ses deux employeurs. Il pouvait prendre la place de la bonne dont on était médiocrement satisfait.

Il pensa à toutes ces solutions et alla dans l'après-midi, s'acheter la casquette.

Il eut un succès fou en entrant au débit, et la soirée fut très gaie dans la petite salle de la buvette.

Plutarque, à cause de son histoire avec l'agent et à cause de sa casquette avait eu les honneurs de la conversation. Le patron, la patronne et quelques habitués le congratulaient et jugeaient sévèrement l'autorité.

- "Tout ça, c'est parce qu'on n'est pas riche", dirent les femmes.

Le patron avait surtout de l'admiration pour Plutarque à cause de son idée de couvre-chef...

- "Voilà un garçon, faisait-il remarquer, qui avait des besoins autrement pressants; et bien non, il n'a pensé qu'à son affaire. En faisant ainsi, il connaît son monde".

Et comme les histoires des autres ne vous intéressent que par ce qu'elles ont de commun avec les nôtres, il concluait en s'adressant à sa femme:

- "Je t'avais bien dit que nous aurions eu meilleur compte à faire peindre la devanture qu'à acheter les banquettes et l'armoire".

On causa tard. Les clients et le patron offrirent chacun une tournée, mais refusèrent celle que proposait Plutarque, en raison de ses malheurs et de la dépense énorme de sa journée. De toute la chaleur des alcools absorbés, on se serra les mains en se quittant.

Cette réunion, cet entourage, ces amitiés auraient dû lui donner confiance, et lui montrer que son histoire du matin n'était qu'un pur accident. Cependant, il n'était pas tranquille en se couchant; le charme se rompit dès qu'il fut seul. Son lit lui paraissait meilleur que d'habitude, un peu comme les attentions d'une maîtresse qu'on sent vous quitter, et cependant il s'agitait et ne pouvait arriver à dormir.

Au matin, son pressentiment n'avait pas disparu: il avait peur d'aller au marché. Si l'agent le reconnaissait, si la bonne allait lui faire une scène devant tout le monde? Il était perplexe, mais toute son appréhension s'évanouit quand il eut regardé sa tête sous la resplendissante casquette, dans un miroir de poche qui pendait au mur. Il irait, c'était son droit d'y aller; qui pourrait vraiment trouver à redire? Il discutait avec lui-même. Il pactisa enfin: il attendrait que le marché battît son plein; dans les allées et venues, on ne le reconnaîtrait sûrement pas, surtout coiffé de la sorte. Et, pour se le prouver, il mettait alternativement sa casquette neuve et sa vieille casquette et essayait en tournant rapidement la figure d'avoir un aperçu d'ensemble dans le miroir trop petit et dont la surface ondulée déformait les lignes en mouvement.

Il prit par le chemin le plus long, tourna autour des pates de maisons et finit enfin par se lancer de l'autre côté de la rue, à un moment où l'agent -- celui de la veille -- plaisantait avec une fille courtaude qui sortait. À un pas de la porte, il allait passer, son cœur lui donnait des coups dans la poitrine, lorsque l'agent se retourna, le nez sur lui:

- Mais je t'ai vu hier toi, le commissionnaire, lui dit le policier.
Tu as un batt'chapeau aujourd'hui.

Plutarque essaya de sourire. L'autre continua:

- Tu as sans doute une autorisation, une plaque, quelque chose pour revenir quand je t'ai dit de f... le camp.

Plusieurs personnes s'étaient arrêtées, à côté de la fille qui, le poing à la hanche, écoutait; la galerie était constituée: Plutarque était perdu.

- Non, répondit-il doucement, je n'ai rien, je travaille.

- Et tu te maquilles en commissionnaire, pour voler, salaud, reprit l'agent. Allez, allez, avec moi, on va voir ça.

Il siffla un collègue qui tournait sur le trottoir d'en face, le pria de le remplacer et partit.

- Ca y est, pensa Plutarque, en marchant.

Comme il aurait mieux fait de ne pas venir, d'attendre au moins. Sans espoir maintenant, il essaya des explications:

- C'est vrai, M'sieur l'agent, je travaille, vous pouvez demander.

L'agent ne répondit pas.

- Et si je vous promets, Monsieur, de ne plus y aller, au marché... plus jamais.

- C'est fini la litanie, dit à haute voix le gardien.

Alors brusquement, une idée folle vint à Plutarque, une de ces idées stupides qui jaillissent soudainement en nous et qui compromettent tout: fuir.

Au premier coin de rue, il fit un bond brusque en arrière, fit un saut à droite et un à gauche pour dépister l'agent qui trebuchait, et il partit de toute sa vitesse à grandes enjambées, avec une agilité de singe, courant comme il ne se serait jamais cru capable de courir, comme un fou. L'agent suivait derrière. Les rares passants se gardaient bien d'intervenir.

Plutarque voulait gagner les fortifications qu'il connaissait et où l'on peut se cacher et se perdre. Il menait son train. Il atteignit les pentes gazonnées du rempart près de Boulogne. Sa manœuvre à travers les rues avait été si savante, sa chance si particulière, qu'en arrivant sur les talus, il n'était encore suivi que par son agent. Il escalada les escarpes, sauta dans les petits chemins et remonta sur le bord jusqu'à ce que brutalement une douleur à l'estomac l'avertit qu'il était à bout, qu'il ne pouvait plus; un effondrement de terrain s'offrait, il le dégringola jusque dans la fosse. Là, il fit encore quelques pas et s'arrêta, appuyé au mur.

Il vit l'agent se rapprocher, tenir le coup, lui, plus fort sur ce chapitre aussi. Alors il sentit son couteau dans sa poche, il l'ouvrit, le cachant entre le mur et lui, et au moment précis où, dans la dernière foulée, son chasseur l'atteignait, Plutarque, extenué, lui enfonça la lame dans le cou, sous l'oreille. L'agent roula par terre, abattu; sa rude main encore cramponnée au bras de Plutarque. Celui-ci, pour se dégager, dut le traîner quelques pas.

... Le lendemain, dans un bar de Suresnes, Plutarque était pris par des policiers habillés en bourgeois.

Après trois mois de prévention, Plutarque passait aux Assises. Son procès n'était pas celui d'une de ces affaires sensationnelles qui font tant de bruit à Paris. Il n'y avait pas de grand témoin; l'agent de police avait été guéri après dix jours d'hôpital, Plutarque avouait. C'était une petite affaire banale, comme il en a tant. Le public était peu nombreux. En comparaison avec l'apre froid du dehors, la chaleur était sèche et congestionnante, une de ces chaleurs administratives dont personne ne paye le combustible. On sentait le pétrole et la creosote. L'acte d'accusation était si long, et redisait des choses si souvent entendues à tous les degrés d'instruction, que Plutarque se sentit tout de suite loin de la comédie qui se jouait, comme s'il avait été un simple badaud spectateur et qu'il se fut agi d'un autre; il trouvait ce spectacle terriblement ennuyeux. La mise en scène était ridicule; ces messieurs, costumes pour une semblable cérémonie, un peu grotesques en dépit de toutes les précautions, depuis le président qui paraissait être seul à travailler, jusqu'à cet huissier qu'on avait affublé d'une robe noire pour faire entrer les témoins. À part les jurés qui avaient l'air heureux d'enfants autorisés à toucher un fusil, tous les autres pensaient chacun à ses petites affaires, et c'était très naturel. Leur air de chiens fouettés s'accordait mal avec la solennité du décor et l'emphase des paroles, ou revenaient à chaque instant de grands mots à majuscule: l'Honneur, la Justice, qui ne faisaient rien à l'histoire et qui paraissaient faux, comme tout le reste dans ce cadre pompeux.

Le défile des témoins amena un peu l'air extérieur dans l'atmosphère de cet atelier où se fabriquait la justice. L'expert médical ouvrit le feu par une description minutieuse de la blessure incriminée. Pour dire les choses les plus simples, afin d'établir sa compétence technique, il se servait de mots destinés à n'être pas compris:

- "Plaie pénétrante de la région cervicale, par instrument tranchant..."

Il voulait avoir l'air d'une impartialité scientifique; en réalité, il chargeait Plutarque tant qu'il pouvait, aussi bien pour plaire aux magistrats, seul élément permanent de la séance, que pour être du côté sûrement gagnant, puisque l'accusé avouait:

- "L'arme a pénétré à environ huit centimètres en arrière du paquet vasculo-nerveux et en avant de la colonne vertébrale. Une déviation de quelques millimètres aurait rendu la blessure mortelle. Croire que l'agresseur n'avait pas une intention décisive, c'est lui prêter des connaissances d'anatomie topographique peu vraisemblables, eu égard surtout à la violence du coup."

Les jurés écoutaient bouche bée, impressionnés par les connaissances qu'un tel langage supposait.

Puis l'agent de police s'avança vers la demi-cage des témoins. Son

entree produisit une legere impression. Plutarque l'examina levant la main droite pour le serment, et fut frappe de sa male beaute: la tete etait reguliere et energique, les grands yeux noirs regardaient bien en face, sur l'uniforme tout neuf tranchait un bout de ruban tricolore - une medaille d'argent. Il parla veritablement sans haine et sans crainte, ainsi qu'il est prescrit, et raconta dans un mauvais francais les faits avec une simplicité qui ne manquait pas de grandeur. Le seul point de vue egoiste qui percait dans son temoignage etait une joie d'enfant d'avoir eu une affaire profitable a sa jeune carriere et de s'en etre tire.

- Vous etes content d'avoir echappe et d'avoir noblement fait votre devoir, lui dit le president.

Dans un large rire qui disait assez son plaisir de vivre, il repondit:

- Je suis content de ne pas etre mort.

Cette reflexion declancha l'hilarite de l'auditoire et permit a l'huissier de placer le seul mot qui lui fut tolere:

- Silence, messieurs.

Plutarque, assis dans son box, le menton sur sa main, l'esprit aussi eloigne que possible de toute cette scene dans laquelle il se sentait compter pour si peu, considerait attentivement celui qu'on appelait "sa victime". Il trouvait vraiment que de tous, c'etait bien lui, l'agent, qui etait le plus sympathique; il avait ete courageux et etait sincere maintenant. Leur petit differend sur l'entree au marche etait deja bien loin, et avait consiste en bien peu de choses en somme. Que de fois aux courses ou devant les theatres, les representants de l'autorite avaient ete tout aussi injustes, mais infiniment plus brutaux et mechants; on filait rapidement en "obtemperant", on recommençait ailleurs, puis on n'y pensait plus. Le jour du marche, il avait fallu toutes les circonstances, ce fait particulier que lui, gueux, vetu comme un gueux, avait en realite un metier; est-ce que l'agent pouvait savoir tout cela? Non, l'agent avait agi comme il le devait, dans cette grande ville, ou la libre circulation des gens poses et dont on n'avait rien a craindre, exige que les vagabonds glissent et passent vite sans s'arreter, sans causer d'encombrement. Plutarque pensait qu'il aurait pu lui-meme se laisser tranquillement amener au poste et chercher a expliquer; en admettant meme que le commissaire n'eut pas voulu entendre ses raisons, il en aurait ete quitte pour deux jours d'internement administratif, apres quoi, il serait retourne a Auteuil dans son hotel-pension; il aurait si bien pu renoncer au marche et meme, s'il voulait continuer, se faire un jour accompagner par son patron qui aurait parle a l'agent... Oui, mais allez donc penser a tout ca, quand on vous emmene au poste, comme un voleur, devant tout le monde, qu'on sait n'avoir aucun tort et que brusquement l'idee vous a pris de filer, de courir de toutes vos forces pour echapper. Du reste, a quoi bon epiloguer aujourd'hui; l'agent etait vivant et avait recu de l'avancement, lui etait pris, convaincu d'avoir donne "a un agent de la force publique, dans l'exercice de ses fonctions, des coups et

blessures n'ayant pas entrainé la mort, mais avec intention de la donner". Le fait était patent, établi; pourquoi de si longues explications? Le marchand de vins, son patron, était venu déposer, seul témoin à décharge; il avait juré solennellement sur son honneur que Plutarque était un garçon sérieux, range et travailleur, qu'il était doux, que toute cette affaire reposait sur un malentendu, sur un mystère impossible à comprendre. Ce témoignage avait même impressionné, jusqu'à un certain point, les jurés, quand, très négligemment, l'avocat général demanda au témoin:

- Vous avez été condamné l'an dernier pour contravention à la loi sur les fraudes...

L'homme eut beau répondre: "C'étaient des bouteilles que j'achetais cachetées". L'effet produit se dissipa pendant que l'accusateur disait en tapotant l'air de sa droite:

- C'est bien, c'est bien.

Plutarque n'eut plus la moindre illusion et, des lors, il trouva cette cérémonie encore plus longue, encore plus ennuyeuse. Le banc était dur et son derrière était taillé. Il se rappelait la caserne où il avait été puni pour un jour assez sévèrement: le Lieutenant-Colonel, homme élégant, qu'on ne voyait jamais, l'avait fait appeler et lui avait simplement dit: "Vous avez fait ça, vous aurez quinze jours de prison".

Le tout n'avait pas duré cinq minutes. C'était mieux ainsi. Quand les plus forts sont décidés, n'est-ce pas? Aujourd'hui l'avocat général était particulièrement savoureux, n'en manquant pas une: "La parfaite éducation", le malheureux père, "fonctionnaire distingué", jusqu'à une citation quelconque de Plutarque l'Antique, destinée à montrer sa haute culture; et, dans son désir fielleux d'obtenir le maximum, il allait jusqu'à parler avec attendrissement des pauvres criminels ordinaires, n'ayant pas été élevés de semblable façon, et qu'il devait charger, les autres jours, avec un tout semblable acharnement. Le jeune avocat fut très brillant, en plaidant la sévérité excessive et stupide du "distingué fonctionnaire", mais son discours portait à faux, parce que la plupart des jurés, étant pères de famille, n'appréciaient pas, cette mise en cause de la paternelle autorité, dans une affaire d'assassinat d'agent. Un petit couplet sur la mère que "la mort avait empêchée de veiller au droit de l'enfant", fut, pour Plutarque, le seul incident de cette interminable journée: l'évocation avait été inattendue et avait produit en lui un étourdissement passager; pauvre petite maman qu'il avait perdue tout enfant et à peine connue, elle devait être décidément sa dernière tendresse. Deux larmes brûlèrent au coin de ses yeux qui n'étaient point habitués à s'emouvoir, ce fut un instant seulement et personne n'avait pu le remarquer. À quoi bon d'ailleurs? Les choses avaient tourné ainsi...

La délibération fut courte.

- Sur mon honneur et ma conscience, avait dit le premier juré, la main sur la cote...

Le garde fit sortir Plutarque pour le prononce de la sentence, puis le fit rentrer de nouveau.

- ... 10 ans de travaux forces...

- J'ai mon compte, se dit simplement Plutarque.

Dans le couloir, ou il dut attendre, au sortir de la salle, toute une serie de papiers dont le municipal avait besoin, il regarda par la fenetre. La Seine coulait doucement sous le Pont Neuf, a travers ce voile leger de buee qu'il avait remarque si souvent. Les gens, affaires ou flanants, circulaient entre les autobus et les voitures comme a l'ordinaire. Plutarque regardait avidement, comme quelqu'un qui voudrait emporter ce qu'il voit, ce spectacle banal qu'il savait ne revoir jamais.

Pendant qu'il attendait, le president et l'avocat general, depouilles de leurs robes, passerent pres de lui; un bout de leur conversation lui vint:

- Ma fille, fit l'un, a accouche ce matin d'un gros garcon..."

... Il y en a pour lui la vie tourne bien, pensa Plutarque.

La carriere D'Arsay-Lancourt.

_Après le diner, un soir d'aout, dans le salon de lecture du Jockey de Rio, nous etions assis devant une fenetre qui donne sur la baie; il faisait une chaleur folle. Au dehors, la nuit etait lumineuse et lourde, une de ces nuits de l'Amerique du Sud, pendant lesquelles on n'a pas envie de bouger, de faire quoi que ce soit. Mon vieil ami Turner, recemment debarque de France, m'avait accompagne au Club. Autour de nous s'etaient groupes quelques Francais de la colonie, desoeuvres comme tout le monde a cette heure. On s'ennuyait un peu.

Turner vint a notre secours, en nous racontant, de tres bonne grace, une histoire etrange. Il nous la donnait pour veridique. J'ai un peu de peine pourtant a la croire. Bien que j'aie quitte la France depuis cinq ans maintenant, il ne me parait pas possible que par des lettres ou par des journaux, aucun echo de cette aventure et surtout de sa fin tragique, ne m'en soit jamais arrive; de plus, mon ami Turner, tout ingenieur des Ponts qu'il soit, a ecrit, au sortir de l'Ecole polytechnique, une serie de nouvelles abracadabrantes: je me demande si celle-la n'est pas simplement le produit de sa feconde imagination.

Quoi qu'il en soit, la voici telle qu'il la raconta._

- Je crois, commença-t-il de sa voix calme, qu'il faut peu de choses pour modifier profondément une carrière politique, même et surtout celles qui s'annoncent parfois comme les plus brillantes. J'en ai eu dans ma vie un exemple frappant: la carrière d'un ancien camarade de lycée, Arsay-Lancourt.

Mon Dieu, en classe, je ne puis pas dire qu'il fut le plus intelligent, ni le plus travailleur; il n'était pas le premier non plus, mais il avait quelque chose de plus précieux que l'intelligence ou la méthode; c'était une sorte d'équilibre général, aussi bien de ses forces physiques, que de ses forces intellectuelles, qui lui donnait, en lui-même, une confiance parfaite et une aisance que je n'ai jamais vue chez d'autres. Il était de nous tous celui qui, ne sachant pas une leçon ou ne comprenant pas un devoir, avait le don de tirer le meilleur parti de son incompetence. Avec une maestria incomparable, il savait sous-entendre le passage difficile, escamoter la date, devier la question pour se rabattre, avec élégance, sur les terrains connus. Ajoute à ces avantages, son physique était agréable, il se présentait bien. Il était "l'élève à effets" par excellence et, bien qu'il ne fut pas le meilleur d'entre nous, c'était lui que nos différents maîtres interrogeaient quand les inspecteurs académiques entraient dans les classes.

Je l'enviais bien souvent, dans le secret de mon cœur.

Comme il arrive, au sortir du lycée, je le perdis de vue et n'aurais plus su ce qu'il devenait, quand un matin, à l'usine, on me fit passer sa carte; il demandait à me voir. Tout de suite, je le fis entrer et tout de suite aussi, je le reconnus. C'était maintenant un bel homme, les traits de son visage étaient réguliers; il avait de grands yeux gris, une moustache blonde un peu retroussée sur un sourire fait à la fois de bonhomie et d'un peu de condescendance. Il était grand et bien découplé, et tous ses gestes denotaient une force qu'il lui plaisait de rendre inutile. Son élégance était sobre et non pas ridicule; sa voix avait un ton prenant, autoritaire et chaud.

- Qu'est-ce qui peut bien t'amener aux Forges des Batignolles, lui dis-je en le voyant.

Il vint droit au fait et m'expliqua clairement en peu de mots, qu'il entendait se présenter aux élections législatives dans le quartier.

- Comme tu as raison, ne pus-je m'empêcher de remarquer.

Il fit quelques réserves sur des points auxquels je n'aurais jamais pensé...

- C'est un quartier ouvrier... la lutte sera chaude, mais j'ai un programme...

Il allait me dire son programme, mais je l'arrêtai; c'était inutile car je ne comprends rien à la politique et je pensais que ce brave garçon

aurait sans doute bien des occasions pour placer a d'autres son petit discours.

Avec une parfaite courtoisie, il n'insista pas. Je lui demandai en quoi je pouvais l'aider, il m'expliqua sans detours. Il s'agissait de parler en sa faveur aux chefs d'ateliers et aux contre-maitres.

- Je ne sais pas bien quoi leur dire, fis-je, je t'ai explique que je ne m'entendais pas a ces sortes de propagandes.

Il ne tenta pas de revenir a l'assaut et de me placer un court resume de ses projets que j'aurais du moi-meme developper a mes hommes.

- Dis leur que je suis ton ami, me dit-il simplement, et qu'ils te feraient plaisir en votant pour moi.

J'etais gagne moi aussi par cette argumentation si franche et si bien adaptee a moi; je lui repondis:

- C'est entendu, je te le promets.

Il me tendit la main avec une affection si spontanee que je l'interrogeai:

- Tu as vraiment envie d'etre depute? Cela t'amuserait?

- Pas autrement, repondit-il, mais que veux-tu que je fasse?

Decidement ce garçon, toute ma vie, devait me desarmer. Quand il sortit de chez moi, j'etais decide a l'aider et les quelques jours qui suivirent, je l'aidai effectivement. Je parlai de lui a quelques collegues, a quelques ouvriers que je savais avoir de l'influence, non pas certainement comme Arsay leur aurait parle, oh non, je leur disais tout bonnement, dans la langue que nous parlions eux te moi:

- Votez donc pour lui, qu'est-ce que ca peut vous faire, vous, ca ne vous changera pas et lui sera ravi.

Comme ils savaient tous que j'etais sincere en leur tenant ce langage, dans un bon rire, ils abondaient dans mon sens. Il faut vous dire que les travailleurs de la metallurgie sont les plus intelligents du monde et partant les meilleurs garçons de la creation; vous comprenez, ils sont habitues a ajuster les pieces de metaux, c'est un travail qui se fait au dixieme de millimetre, il faut y aller prudemment. Allez donc monter des boniments a des gaillards de leur espece!

Dans l'ensemble, les affaires electorales d'Arsay marchaient bien. Il avait tenu plusieurs reunions dans le quartier, qui, a part une opposition normale, avaient bien reussi. D'ailleurs toutes ses affaires marchaient bien, car non seulement, il avait jete son devolu sur la representation de la circonscription, mais il l'avait jete aussi sur la fille de notre administrateur-delegue, une ravissante petite creature brune qui montait a cheval, menait des autos et devait avoir

une forte dot. Si les deux combinaisons politique et sentimentale réussissaient, mon camarade deviendrait vraiment une puissance, député, ministre probablement, grosse fortune, jolie femme. Il entrerait sûrement au conseil d'administration de notre société. Je ne pouvais m'empêcher de penser à ceux de nos condisciples communs qui devinrent vraiment des hommes supérieurs, particulièrement à l'un d'eux sorti major de notre promotion à l'X, une si belle intelligence, un si grand cœur et une folle gaieté: il était en train, à cette heure, de respirer des vapeurs d'anhydride sulfureux, ingénieur à cinquante louis par mois, quelque part dans la banlieue de Lyon, cependant qu'Arsay... Ah! nos parents, me disais-je, ont eu bien tort de nous fesser pour nous faire apprendre les mathématiques; la culture physique, la politique, la danse et le maintien, voilà ce qui aurait dû nous être enseigné.

Mais un petit événement troubla profondément la carrière d'Arsay-Lancourt.

Un matin, vers onze heures, à l'heure du déjeuner, toutes les équipes sortaient des usines et dévalaient dans le faubourg. C'est l'heure de la joie dans le monde du travail: au commencement de la journée, les ouvriers ont vécu trop loin les uns des autres, ils sont trop près des soucis réels de la maison, le soir, ils sont fatigués et se dispersent vite pour rentrer chez eux: au déjeuner, au contraire, ils ont déjà abattu la moitié de la tâche, c'est comme une récréation qu'ils prennent ensemble, les plaisanteries et les farces vont bon train, et si quelques-unes ne sont pas du meilleur goût, c'est entendu, ce sont du moins des plaisanteries de grands enfants. Ce jour-là, dans tout Levallois, ce fut un rire immense qui partit tout d'un coup comme un grand incendie. C'est inexplicable, tout le monde savait l'histoire à la fois. Les gens s'abordaient en s'esclaffant, les boutiquiers étaient sur leur porte se tapant les cuisses, les petits couraient en farandoles, les camelots faisaient pouffer les gens dans les groupes. Detail aggravant: le soleil lui-même se mettait de la partie dardant ses clairs rayons d'avril sur cette gaieté folle et la multipliant.

La cause de toute cette joie tenait à bien peu de chose. Un peu avant onze heures, au coin du boulevard de la Révolte et de la rue Victor Hugo, on avait trouvé, derrière un tas de planches, baillonne, assis par terre le dos colle au mur, le candidat Arsay-Lancourt. Le futur député avait les mains attachées, il était vêtu d'un habit de soirée maculé de boue. Certainement, il était victime d'un attentat, mais on ne lui voyait aucune trace de blessure; il n'était pas évanoui et pourtant, à aucun prix, il ne voulait après qu'on l'eût délié, qu'on l'aiderait à se relever ou qu'on le changeât de place. Un de mes ingénieurs assistait à la scène.

- Qu'est-ce qu'on vous a fait, lui demandait-on?

Arsay répondait:

- Rien, rien, c'est un petit incident qui se règlera plus tard.

- Il faut vous sortir de la, insistait-on.

- Non, non, disait-il, passez votre chemin si vous voulez me rendre service; je vous remercie, ne vous inquietez pas, je suis bien.

Mais comme a ce moment d'intense circulation, les badauds se pressaient de plus en plus autour de lui, deux agents intervinrent en se frayant un passage a travers le rassemblement; arrives a lui, ils se pencherent charitablement et poserent encore quelques questions ainsi qu'il est prevu au reglement.

- Laissez-moi, repetait Arsay, avec hauteur; faites seulement circuler. Je veux rester seul avec vous, je vous expliquerai.

L'un des representants de la force essaya bien de se rendre a ce desir de l'homme malade et qui de plus pouvait un jour etre elu. Il tenta de disperser la foule, mais il y avait bien pres de cinq cents personnes et qui voulaient savoir. L'agent revint impuissant vers son collegue, insista encore aupres d'Arsay en finissant par elever la voix. Mon ingenieur me raconta dans la suite -- ce que je n'ai aucune peine a croire --, que Arsay retrouva devant ces dernieres sommations, son ordinaire aplomb. Il eut pour les sergents quelques phrases cinglantes qui firent dans la foule le meilleur effet. Certainement sa popularite etait grande a ce moment precis, malheureusement on ne fait pas voter a l'instant que l'on veut. Devant cette obstination, les agents diagnostiquerent "la loufoquerie" et, resolu a emmener Arsay de force, ils le saisirent chacun par un bras. Arsay se debattit. Un curieux preta main forte, tint les pieds. Une fois leve, Arsay refusa de faire un pas, s'appuyant sur le mur, comme s'il eut voulu s'y enfoncer et demanda a parler a la foule qui fit silence pour l'ecouter.

- Camarades, criait-il le plus fort qu'il put, vous voyez que je suis victime pour la deuxieme fois d'un indigne abus de la force; ce matin, c'etait evidemment de la part de mon contre-candidat qui s'oppose a ce que vous choisissiez librement votre representant...

Cette partie du discours fit encore excellente impression.

... Maintenant, continua Arsay, la force policiere...

Les agents ne le laisserent pas dire un mot de plus: l'article de leur reglement qui leur prescrit de ne pas laisser insulter la police etant l'un de ceux qui leur tient le plus au coeur. D'un meme mouvement, ils poserent chacun d'un cote leurs bras puissants sur les epaules de celui qui etait devenu soudain dans leur esprit un delinquant et d'une meme poussee le firent avancer dans la direction du poste. Et ces deux hommes vetus de facon identique, dans la meme posture, ayant la meme volonte, et jusqu'a la meme expression donnaient l'impression, comme dans un ballet bien regle, d'etre un seul motif vivant d'ornementation.

Alors aux yeux de cette foule tres apitoyee apparut une singuliere vision et d'un seul coup tout le mystere fut revele, Les basques, le pantalon, le calecon et la chemise d'Arsay avaient ete soigneusement

decoupees en un rond regulier qui mettait a nu l'anatomie du pauvre candidat depuis le creux des reins jusqu'a une main environ au-dessus de la jointure des genoux. Ce fut comme une vague de fou-rire enorme, formidable, qui partit des premiers rangs et courait sans s'arreter jusqu'au bout du boulevard. Pauvre Arsay, j' imagine qu'il dut, dans cet instant au moins, perdre ce bel equilibre dont il avait le secret. Des temoins m'ont raconte par la suite que la boue du trottoir, sur lequel on avait assis le malheureux, faisait sur sa chair propre et un peu rose des marques bien nettes. C'etait un peu comique, assurement.

Derriere le groupe forme par Arsay et les deux agents qui filait maintenant a toute allure, la foule, glapissant de joie, suivait en courant. C'etait un cortege en delire, impressionnant par le nombre et dont la tete etait un derriere, un malheureux derriere qui n'en pouvait mais.

Les hommes etaient reunis en une meme pensee, ils etaient nombreux, il fallait qu'ils chantassent, - les chants nationaux sont faits pour repondre a ce besoin. Sur l'air des _lampions_ un loustic improvisa rapidement des paroles de circonstance; il chanta seul d'abord, sa voix monta claire et grele dans le matin radieux:

_Arsay j'ai vu
Arsay j'ai vu
Ton dos (1)
Arsay ton dos
Arsay ton dos
Je l'ai vu._

(1) Pour etre tres exact, je dois dire que le narrateur ne se servit pas precisement de ce dernier mot; c'est par pudeur pour nos lecteurs que je fais cette legere alteration historique. Les initiales n'auront pas de peine a retablir le texte dans sa purete premiere.

Toute la foule en un choeur monstrueux reprit cet ignoble refrain qu'elle scandait du bruit formidable de ses pas cadences. Des automobiles et deux tramways arretes battaient la mesure avec leurs trompes et leurs avertisseurs. Les vitres des maisons en tremblaient. Et, le rire, le rire formidable ne cessait pas, mais grandissait au contraire et gagnait tout le monde; les cochers, sur leur siege, les gens aux fenetres, les deux agents en tete, tous s'esclaffaient, et meme la face d'Arsay, ou l'on voyait des larmes briller, se tordait en un rictus etrange.

Arsay j'ai vu...

Le chemin etait long. Dans une auto decouverte qui fut obligee de s'arreter, la fille de notre administrateur reconnu, m'a-t-on dit, son fiance. Cette jeune fille, sa gouvernante qui risquait de perdre sa place par le mariage et le chauffeur qu'Arsay gardait trop tard le soir, devaient pouffer a l'unisson.

La foule chantait toujours quand Arsay et ses conducteurs arriverent au terme de leur calvaire. Le malheureux dut certainement éprouver une amère joie à voir de loin paraître la porte de cette singulière boutique aux vitres grillagées, à l'enseigne salie que personne ne se préoccupait de rendre engageante et où s'inscrivaient en lettres bleues:

POSTE DE POLICE, CHAMPERRET.

La porte s'ouvrit et se referma sur le groupe principal, ne laissant voir à la foule curieuse que la surface plate de son grillage, derrière lequel il allait se passer quelque chose.

La foule attendit pourtant, curieuse, en vain, et, pour faire passer le temps entonnait par moments son hymne:

Arsay j'ai vu...

Et la chanson cruelle devait arriver à peine assourdie jusqu'au malheureux, assis sur un bat-flanc, au milieu des agents qui riaient encore de leur gorge bruyante. Peut-être comprit-il qu'il était arrivé au bout de son rêve. Pauvre Arsay dont l'avenir s'annonçait si bien.

Les sirènes des usines qui beuglaient la reprise du travail mirent fin à ce supplice. Bientôt il n'y eut plus dans la rue que la voix de quelques petits enfants pour glapir le couplet stupide. Et dans l'après-midi, un fiacre ferme venait chercher Arsay devant le poste et le ramener vers sa demeure.

L'auteur de cette sinistre plaisanterie, on le sut plus tard, était bien, comme l'avait pensé Arsay, son contre-candidat, un certain Maupied qui fut élu et qui devint ministre. Celui-ci effrayé des premiers succès de son ancien camarade, avait imaginé le petit attentat: quatre hommes étaient venus cueillir Arsay comme il sortait d'une soirée et l'avaient déposé, les yeux bandés et le fond de culotte découpé, près de l'endroit où il fut trouvé.

L'affaire avait été bien montée. Personne n'avait rien vu.

La manœuvre réussit pleinement; huit jours après, Arsay était battu à plate couture: 24 voix contre 2724 à son concurrent le moins avantage. Devant les bureaux de vote, on avait entendu encore quelquefois le refrain de la journée fatale. On ne devait plus l'entendre de longtemps dans la suite, mais quelques-uns de ses mots restèrent. L'histoire avait fait le tour de tout Paris et quand on parlait d'Arsay, on disait toujours: _Arsay ton dos_ (2), sauf dans quelques salons collet-monté où l'on disait toujours: _Arsay ton chose_, appellation qui n'était guère moins désobligeante, au demeurant.

(2) Même remarque que précédemment.

C'est effrayant comme certains ridicules sont tenaces. Trois ans plus tard, je rencontrai le pauvre garçon, un soir, sur le perron de la gare d'Orléans. Il avait changé maintenant, ses habits me paraissaient

moins soignes et son regard surtout n'avait plus cette aisance et cette assurance que si souvent je lui avais enviees. Nous allions dans la meme direction; je lui demandai de monter dans mon compartiment et, en abordant un sujet quelconque, tachai de lui faire parler de lui-meme. Il y vint rapidement:

- Que veux-tu, ce sont les hasards de l'existence, soupire-t-il, resigne, il n'y a rien a faire, c'est comme ca.

- Comment, dis-je, rien a faire; ce qui t'est arrive est une blague, une sale blague, j'en conviens, mais je ne peux pas admettre que tu te laisses abattre...

- Cette histoire, dit-il, a flanque ma vie par terre, tout simplement. Une blague, ce n'est pas une blague; c'est une association d'idees commune a tout le monde, comprends-tu? Tiens, toi-meme, quand tu m'as rencontre ce soir, est-ce a nos annees de college passees ensemble que tu as pense? Jamais de la vie, tu as pense a mon affaire. Pour toi (il avait un mauvais rire) comme pour le reste des hommes, -- oh! je ne t'en veux pas -- je suis _Arsay ton dos_.

Comme je me recriais, etouffant en moi-meme une invincible envie de rire, il continua:

- C'est naturel, et si cette histoire etait arrivee a toi au lieu de moi, je penserais probablement ce que tu penses, et je rirais comme toi: on n'est maitre ni de sa pensee, ni de son rire. Seulement si tu avais ete dans mon cas, pour toi cette aventure n'aurait vraiment ete qu'une blague, parce que tu es es un producteur, toi: on te prend pour tes produits.

- Merci, fis-je.

- Ah, repondit-il exalte, pour sur tu peux dire merci, parce que ton bonheur est immense; tandis que moi, on ne peut me prendre que pour moi. Je te l'avais dit autrefois, je ne pouvais etre que depute et c'est vrai.

Quand j'ai ete blackboule, quand j'ai vu se rompre mes esperances matrimoniales, j'ai essaye de me ressaisir, de me reprendre.

J'ai travaille, je suis sorti d'abord. Quand j'allais au restaurant, je voyais les nez qui piquaient dans les assiettes etouffant des rires de bon ton et, au bout d'un moment, des gens qui pivotaient de tous les cotes sur leurs chaises pour me regarder, comme une bete a voir; ceux-la ne savaient pas, on les avait renseignes. Je suis entre dans un journal; a la redaction, on simplifiait, on m'appelait _Ton dos_; je persistais, j'ecrivais des articles qui en valaient d'autres, dans le debut, je ne signais pas comme les commencants; seulement les articles qu'on ne signe pas, ne profitent qu'a la direction, tu t'en rends compte, un jour, et comme tout le monde, je hasardais mon nom au bout de ma copie. L'effet fut radical: le redacteur en chef vint lui-meme dans ma salle pour me demander "si je n'etais pas fou". Je changeais

de maison, je recommençais avec patience, avec courage et quand vint l'heure de la signature, c'était je m'en souviens, un article sur le commerce extérieur, je mis au bas de ma prose un pseudonyme: _Lancret_; cela dura quelques jours; puis un confrère obligeant de mon ancienne rédaction fit passer dans un obscur canard ce tout petit écho; je le sais par cœur.

"Notre excellent confrère qui signe modestement Lancret des articles si remarques ne fut pas toujours -- c'était contre son gré, il est vrai -- aussi modeste". C'était signé: _Tournedos_.

Qu'en dis-tu mon vieux; tu croirais que des lignes semblables passent inaperçues, toi? Eh bien, deux jours après, toute la ville m'appelait Lancret-Tournedos. Dans la suite, mon directeur voyait son tirage augmenter à cause de moi, et pour cette raison me fichait ostensiblement à la porte. Je ne peux pas te les raconter toutes, mon vieux, mes histoires, mais enfin, entre autres, croirais-tu que j'ai reçu des propositions du Directeur de l'Olympia pour faire semblant de jouer du hautbois sur la scène? Si je te disais encore, qu'il y a deux mois, c'est-à-dire trois ans et demi après l'incident, une vieille dame du Texas, que je ne connaissais pas, est montée chez moi, dans mon appartement, en me disant: "Monsieur, je paierai ce qu'il faudra, mais je veux _le_ voir." Oh, tu peux t'esclaffer, ne te retiens pas, c'est naturel...

Et il sanglota.

Jamais je ne pourrai exprimer la sensation physique désagréable que j'éprouvais en écoutant cette histoire navrante. Pendant qu'il la racontait, j'avais à la fois des envies de rire et je sentais toute l'inconvenance qu'il y avait à rire, je comprenais qu'Arsay s'en rendait compte et que c'était toujours ainsi quand il parlait de lui. J'avais une sueur froide et au creux de l'estomac, une douleur particulière. Je pensais au Palais Royal où, pour un louis, les gens ont le droit de rire et où ils en usent si peu.

- Pauvre ami, fis-je la gorge serrée.

J'essayais de détourner la conversation, c'était difficile, il y revenait tout le temps. Je le quittais heureusement au terme de mon voyage; il continuait le sien. Sur le pas du wagon, je lui serrai la main, en lui disant:

- Bonne chance.

Et je vis dans les yeux l'expression de doute des gens qui se savent frappés à mort.

Quelques années passèrent encore, quand j'appris, un beau jour, qu'Arsay était entré au Parlement. Je m'en réjouis pour lui, je le croyais définitivement sorti d'affaires. Il représentait à la Chambre la Guadeloupe. Comment s'était fait son élection? Très simplement. Maupied, son contre-candidat de Levallois, était devenu Ministre des

Colonies. Quelqu'un lui avait raconté les suites tragiques de l'acte auquel il devait la première et partant la plus difficile de ses victoires politiques; il avait dû éprouver quelques remords de sa mauvaise plaisanterie: l'homme n'étant jamais méchant que lorsqu'il a faim. Alors le secrétaire d'Etat avait "conseillé" à ses services de la Guadeloupe, l'élection d'Arsay. On est fixé sur la valeur de ces conseils: Arsay fut élu contre deux candidats noirs à une majorité massive. Son élection prit la valeur d'un symbole car elle démontrait clairement la supériorité de la race blanche, à la lumière du jeu de nos libres institutions. Et toujours, sur les conseils du membre du Cabinet, Arsay fut valide sans débats, fait qui aurait prouvé, s'il en avait besoin, combien le reproche d'indiscipline dans les actes de nos représentants élus, est peu fondé.

Bref, maintenant Arsay était député pour de bon. Peu importe de savoir qui il représentait. En vertu de l'égalité souveraine, il était élu du peuple et en avait tous les droits. Aucune raison profonde ne s'opposait à ce que sa carrière ne devint tout aussi brillante et tout aussi féconde que si huit ans avant, il avait été élu, dans une Chambre précédente, député de Levallois.

Ah, pensais-je, voilà enfin ce pauvre garçon reparti sur sa voie. Je le voyais se mettant rapidement au courant des habitudes du Parlement, arrivant à se faufiler à travers les groupes et les ronds avec ce don spécial qu'il avait de nature; et se spécialisant petit à petit, dans quelques questions non contestées; ainsi il devait fatalement parvenir à dissocier par une autre association d'idées, son nom du souvenir de son ancienne célébrité.

Pendant un certain temps, les choses allèrent bien ainsi que je les avais supposées. Comme il convient à un nouveau parlementaire. Arsay ne prenait pas la parole aux séances, se contentant de temps en temps de pousser de sa place quelques bruyantes interjections, qu'il lui était loisible ensuite de développer à son aise en corrigeant les épreuves de l'Officiel. Personne ne trouvait rien à redire et comme je l'avais pensé, les indigènes de la Guadeloupe -- qui ne lisent d'ailleurs pas l'Officiel -- étaient très satisfaits. Arsay s'était fait inscrire à plusieurs commissions dont personne ne voulait, à celle de la prophylaxie contre la rage, à celle de l'étude du régime des pluies, notamment, pour lesquelles son égale incompétence le désignait particulièrement. Bref, si Arsay n'avait été imprudent et s'il n'avait pas voulu aborder la tribune avant que son innocuité ne fut dûment établie, il aurait fait une très honorable carrière.

Quelle idée saugrenue avait pu s'emparer de son esprit? C'était dans une discussion d'intérêt général intéressant tout spécialement sa circonscription. La Chambre devait statuer sur le règlement des compagnies maritimes. Arsay s'était fait inscrire; il avait mûrement travaillé son discours et entendait démontrer à la Chambre la nécessité vitale pour la Métropole, d'avoir des lignes de navigation régulières pour desservir les colonies. Les profanes peuvent penser que cette question bien simple aurait dû se discuter dans un calme académique. Singulière erreur! La Législation réglementant des compagnies

quelconques, et des compagnies de navigation particulièrement, ne va jamais sans débats passionnés; en effet, il y a toujours dans les Assemblées les représentants des compagnies d'une part -- et ceux-ci ne veulent pas voir s'imposer une obligation supplémentaire qui pourrait dans l'espèce, les forcer à desservir des ports immédiatement peu rentables; et puis, il y a les socialistes qui sont partisans de la socialisation de tous les services susceptibles d'être rendus par les compagnies; ceux-là ne veulent pas qu'une compagnie profite d'un monopole même si l'exercice de ce monopole doit se traduire par des pertes, en telle sorte que socialistes et représentants des compagnies sont toujours d'accord en pareille matière contre le reste de la représentation nationale qui pourrait être tenté de penser aux intérêts de la Nation.

Ah! ce fut une séance mémorable. Après l'audition de divers orateurs, vieux routiers du Parlement, bien trop malins pour s'engager à fond, Arsay monta à la tribune un gros dossier sous le bras. Il était très calme en apparence, peut-être au fond de lui-même, était-il ému d'abord parce que un premier discours engage toujours un peu l'avenir et ensuite à cause de son histoire ancienne que bon nombre de ses auditeurs connaissait. Qui sait, ne devait-il pas manquer de se demander, en proie à un noir pressentiment, si quelque support des compagnies ou quelque communiste n'allait pas troubler son exposé par un fâcheux rappel.

Une jeune femme amie assistait à la séance et me l'a racontée. Arsay commença d'une voix un peu sourde, mais bien posée cependant; cette belle voix que nous lui avions connue au collège, quand de son brio, il éblouissait nos maîtres. L'assemblée qui savait avoir affaire à un novice convaincu, ignorant les tours de bâton et pouvant introduire un peu de nouveau dans cet ordinaire rebattu, écoutait avec attention. L'orateur dut trouver un encouragement dans cette attitude, et peu à peu la griffe de l'émotion qui le serrait au cou se relâchait: la voix devenait plus claire, le ton se faisait plus net, plus affirmatif. Quelques applaudissements partirent même du centre gauche. Après l'exposé, Arsay entra alors carrément dans le vif de la discussion et posa le problème sans ambiguës, dans son vrai jour. Immédiatement l'opposition droite et gauche réunie donna, mais c'étaient des interjections, des hurlements presque discrets assez inintelligibles et assez imprécis pour ne pas appeler de répliques. Arsay trouva, dans ces apostrophes, un nouvel encouragement: n'était-ce pas ainsi qu'étaient accueillis les plus grands orateurs parlementaires. Et il continua à diviser son argumentation qui était forte, plusieurs en ont témoigné. Un moment, on a pu dire qu'il tenait un véritable succès: il s'en rendait compte et en devenait meilleur. Il expliquait comment l'intérêt des compagnies même se conciliait avec le règlement qu'il lui semblait devoir être imposé; il disait que le pavillon créait le débouché, lorsqu'un membre de la gauche socialiste le prit furieusement à partie.

- C'est en raison de ces bénéfices futurs, disait l'interrupteur, qui sont certains que nous ne voyons pas, nous autres, la nécessité de faire un cadeau à des compagnies privées. Nous avons trop vu ces

agissements jusqu'ici.

Par le sort le plus malencontreux, Arsay pour repliquer a cette interruption, posa lui-meme une interrogation.

- Qu'avez-vous vu?

Des bancs de la droite moderee, une voix rogue partit, qui repondit:

- Ton dos. (3)

Oh, legerete des corps legislatifs! La Chambre se vengeait-elle de l'attention que l'argumentation soutenue d'Arsay lui avait imposee? On ne peut pas savoir. Toujours est-il que ce fut encore une fois un eclat de rire general et fou qui prit non seulement les opposants, mais les amis, les huissiers, les tribunes, jusqu'a l'elegant president; ce dernier, par principe, faisait semblant de se facher, mais sa sonnette mechante, mollement agitee, vibrait de petites notes comiques et complices, faisant penser a une vieille fille qui se retient devant une inconvenance. Toute la salle trepignait et le rire durait, repartant par saccade devant la mimique variee d'Arsay. Tantot il montrait le poing aux travees d'extreme gauche, en vociferant comme M. Jaures, des mots qu'en raison du tumulte, personne n'entendait, et tantot il restait calme, adosse au bureau du president dans cette pose qui etait familiere a M. Jules Roche pendant les discussions orageuses; seulement Arsay passait brusquement de l'une a l'autre de ces attitudes, comme s'il n'eut pas eu le controle de ses actes, et ces transitions amusaient beaucoup. Enfin le silence se fit, silence du a des rates trop dilatees, nullement engageant pour poursuivre une discussion et le president se penchant au-dessus de son pupitre disait:

- Parlez, mais parlez donc.

(3) Toujours meme remarque que precedemment.

Arsay ne parlait pas, mais restait a la tribune tout de meme. Ce ne fut qu'a une nouvelle interjection qu'il essaya, mais sa gorge serree ne put pas articuler aucun mot; on n'entendit simplement que des syllabes huilees:

- Ah gueu... que... sue...

Le fou rire recommenca.

Alors on vit Arsay en proie a une fureur singuliere, dechirer et jeter en petits morceaux les feuilles de son dossier. Il les jetait dans la direction du president du Conseil, vieillard caustique qui faisait mine de les recevoir avec sa serviette entr'ouverte; mais trop legers pour l'atteindre, les bouts de papier volaient sur la tete des stenographes. Arsay dechirait toujours; quand il eut fini et comme le rire ne s'arretait pas, il fit mine un instant de vouloir foncer dans la salle, mais soudain, il se reprit et se mit a rire lui aussi, d'un rire etrange, pendant que sa main ouvrait lentement sa veste. L'assemblee

croyant qu'il allait sortir un document a scandale, fit silence: alors avec une dexterite de maniaque, d'un seul coup, en cinq secondes, il se deculotta. In instant, le temps que la Chambre se ressaisisse et que les huissiers soient en haut des marches de la tribune, aux representants librement elus de la France, au gouvernement responsable et competent, aux diplomates actifs et intelligents de tous les pays du monde, a ces braves generaux que l'ingenieuse abomination de nos adversaires surprit mais n'ebbranla pas, a cette grande presse integre qui fait l'honneur de notre pays, a cette elite du public international si parisien et de toutes les elegances, Arsay montra ce qu'on l'avait jadis force a faire voir. Dans son geste outrageant, il avait baisse la tete, en sorte que sur la table de la tribune, la Chambre ne vit plus que ce qu'il voulait. C'etait sur le plateau en son milieu, comme un disque rouge qui faisait penser au crepuscule d'un petit soir ou encore au sacrifice monstrueux sur l'autel du Parlement, d'une victime expiant les peches que le Parlement n'avait jamais commis.

La tribune de la Chambre pourtant est une relique; elle servit aux Cinq Cents. Je sais bien que sur son grand cote qui fait face a la salle, un bas-relief en marbre blanc, represente deux femmes dont l'une ecrit et l'autre souffle dans une trompe de mail-coach; cette allegorie symbolique est la certainement pour rappeler aux deputes qui seraient tentes d'ecouter la fragilite de la parole: "Ecris, leur dit-elle ou sinon, c'est comme si tu jouais de la trompette". Je sais que malheureusement, les deputes qui sont a la tribune, ne voyant pas l'allegorie, oublent quelquefois son sens; mais enfin, tout de meme, que de grandes paroles, que de discours feconds sont tombes du haut de ces marches. Quand on pense que de cette relique venerable, a juste titre consideree comme le berceau de nos lois, que d'elle partit tout cet appareil de justice et de droit, ces grandes reformes bienfaisantes, ces conceptions geantes de notre politique etrangere, ces plans sublimes et desinteresses de notre action coloniale, ce petit arsenal de nos lois sociales que toutes les monarchies nous envient, en un mot tout ce qui nous honore et nous distingue des barbares: on reste scandalise, a se dire qu'un instant, meme un seul instant, la partie la plus vile d'un individu la dominat.

Arsay etait devenu completement fou.

On l'a enferme a Bicetre ou le calecon de force lui fut passe, parce que dans sa demence, le pauvre homme prend tout le monde pour des parlementaires et veut a chaque instant recommencer.

Quand le medecin-chef fait visiter a un personnage de marque, son etablissement, il ne manque jamais de s'arreter devant le pauvre malade et de le montrer avec orgueil, en disant tout bas:

- C'est un ancien depute.

En terminant son histoire, Turner avait conclu:

- Dire tout de meme que sans cette mauvaise farce de Levallois, Arsay aurait pu etre ministre et meme President du Conseil.

La Saisie.

Nous avons été étudiants ensemble. Après quinze ans ou plus, nous nous étions rencontrés, ce soir de novembre, dans le hall de la gare de Lyon, attendant le même train et essayant de déchiffrer, sur une ardoise placée au mur, le retard dont la Compagnie bienveillante consentait à nous prévenir:

RETARDS ANNONCES
TRAIN VENANT DE MARSEILLE
3.h.22

- C'est gai, dis-je.

- N'est-ce pas, fit quelqu'un; je suis pourtant si heureux de te revoir!

Et celui qui m'interpellait me serrait la main, je m'en souviens, avec un de ces émotions particulières qui sont l'apanage des gens ayant eu des malheurs. La rencontre de tels gens n'est jamais sans causer à notre égoïsme, des inquiétudes, au moins légères. Je les ressentais, en vérité: je me disais en moi-même: "Il aura 3 h.22 pour me raconter ses déconvenues", et je maudissais cette administration que l'Europe a cessé de nous envier, cependant qu'à haute voix je remarquais:

- Le hasard fait bien les choses.

- Quelquefois, répondit-il, assez tristement.

Je ne sais pas l'effet que j'ai bien pu lui produire, mais il m'avait paru fameusement changé; je me rappelais sa folle gaieté d'autrefois, son imagination ardente, jamais à court d'une farce inédite. C'était un sujet brillant que ses camarades d'école croyaient appelé au plus haut avenir. Maintenant, il avait passablement blanchi, bien qu'il fut à peu près de mon âge: les environs de quarante. Son visage avait un certain air résigné qu'il n'avait pas jadis; et pourtant, on l'aurait dit matériellement assez à son aise; il avait des vêtements quelconques, des gants et une pelisse qui sans être opulente, était parfaitement honorable. Le cadre était navrant: dix heures du soir, une de ces nuits froides, mouillées et tristes, dont les gares ont le secret. Le trottoir, qui brillait, collait aux pieds. La lumière crue tombait des globes électriques qui se balançaient doucement en l'air; on ne voyait pas d'ombre par terre et tous les gens en s'agitant ou en attendant avaient des figures longues et ennuyées.

Je proposai:

- Sortons d'ici, veux-tu? Allons au cafe.

Il accepta.

De l'autre cote de la rue, dans la brasserie, l'atmosphere etait plus sympathique. Il faisait chaud. Une buée enveloppait les consommateurs autour des tables. A part quelques isoles, devant un bock -- qu'ils durent mettre vraisemblablement 3 h. 22 minutes a boire --, dans l'ensemble, c'était un public de petits employes et de petits fonctionnaires. Le piquet et la manille allaient leur train. Les plaisanteries et les chiffres classiques a ces jeux, faisaient comme un accompagnement en sourdine au solo des garçons qui clamaient les commandes:

- Deux menthes a l'eau... un cafe nature... quatre turins grenadine.

Nous etions bien sur la banquette de cuir, au fond, dans ce coin tranquille. A cote de nous il y avait deux amoureux. Seulement je ne savais pas trop quoi dire a cet ami si longtemps perdu de vue. Pour en sortir j'évoquais le passe:

- Tu te rappelles le Vachette, le Pantheon... Comme c'est loin!

- Loin de toi, peut-etre, dit-il; certains jours, il me semble que c'est hier.

Je ne comprenais pas bien pourquoi ces details etaient plus pres de lui que de moi; pourtant quelque chose m'empachait de demander des explications. Je sautais a une autre idee.

- Qu'est-ce que tu fais?

- Je suis medecin, repondit-il. Nous autres, au sortir de la Faculte, ce n'est pas comme vous apres l'Ecole de Droit, qui devenez juges, financiers, huissiers ou ministres. Nous n'avons pas le choix. Je me suis installe dans le troisieme, rue Beranger. Ca ne te dit rien, n'est-ce pas.

- Non, fis-je, je ne vois pas bien, en effet.

- C'est pres de la place de la Republique, reprit-il, derriere le Theatre Dejazet. Mes affaires ne vont pas mal. Mon Dieu, c'est une clientele un peu speciale, differente de celle qui habite au Bois de Boulogne; celle-la est reservee aux patrons. Je me suis fait a la mienne, que veux-tu, je n'ai plus d'ambition.

-Mais je croyais, dis-je, qu'apres ton internat, tu preparais justement les hopitaux.

- Moi aussi, fit-il, je l'ai cru longtemps. Seulement il faut avoir le

temps et les moyens de se préparer et d'attendre... Je me suis mariée très jeune, et cela change. Tu ne savais pas que j'étais mariée?

Je fis signe que non.

- Tu as connu ma femme autrefois... c'est elle que je viens chercher au train. Elle me ramène mon fils qui était à Dijon, auprès de mon beau-père. Je leur ai acheté une petite bicoque, par là-bas, c'est leur pays.

Il parlait sur un ton posé et calme, cependant on aurait dit qu'il avait des larmes dans la gorge et cette impression m'empêchait encore d'intervenir.

Il reprit:

- J'ai épousé Loute.

Ce prénom ne me disait plus rien, mais après quelques précisions je revis bientôt la figure brune et la tournure gracile d'une de nos camarades des brasseries du quartier. Si je l'avais connue, je crois bien; et nous étions même un certain nombre qui l'avions connue tout à fait. Nous l'appelions "Moinotte" parce qu'elle ne mangeait guère qu'aux bords de nos tables et qu'elle était petite, vive, gamine et douce toujours. Ah certainement! il me semblait même que j'entendais encore le pépiement de son rire. Elle avait l'air d'être si ingénuement ce qu'elle était. Si elle était arrivée à se faire épouser, celle-là, il fallait tirer l'échelle!

J'étais décidé à ne rien laisser voir de ma surprise; tout de même quelque chose dut le frapper en mon expression même. Il enleva son lorgnon pour passer ses mains sur ses yeux.

- C'était une bien bonne fille, dis-je peut-être un peu trop simplement.

- Oui, mais tu penses que c'était tout de même une fille, répliqua-t-il.

- Mais non, mon vieux, pas le moins du monde; tu l'as épousée, tu sais donc mieux que personne ce qu'elle vaut.

Cette considération ne le consolait pas. Un petit silence pénible se fit. Pour dire quelque chose, je remarque:

- Elle était bien jolie!

Cette phrase lui causa un peu de joie; elle amena sur ses lèvres tristes un pauvre sourire, il me dit:

- N'est-ce pas?... Elle est aussi une bonne épouse et une bonne mère, je te l'assure.

- Et bien alors, fis-je.

- Oui, et alors, reprend-il. Tiens, tu es le premier camarade de ce temps-la que je rencontre; je ne les ai plus recherches, tu comprends. Ce fut un tel changement. Les commencements ont ete difficiles. Ma famille s'est eloignee de moi du jour au lendemain. Et il m'a fallu d'un coup gagner notre vie. Tu ne sais pas ce que c'est, toi, dans notre metier... les courses a pied dans la pluie, les etages, les veilles, les dispensaires, les accidents du travail. C'est pire que de donner des lecons. Les professeurs ont, du moins, des engagements reguliers; ils voient des enfants bien portants. Tandis que nous, nous allons, en passant, obliges de représenter, bien que nous soyons miserables nous-memes, et toujours aupres d'autres miseres. Quand on a une femme a la maison qu'il faut consoler parce qu'elle vous repete sans cesse: "C'est moi qui ai fait ton malheur" c'est dur! Ah! ils etaient loin les travaux de laboratoire, les concours, les maitres surtout... Heureusement, petit a petit, les choses s'arrangent, materiellement du moins: c'est une consolation enorme, surtout qu'on se souvient des debuts et aussi parce qu'il se fait, en nous, un espece de decalement social... Je ne me plains plus d'habitude. Seulement, tu m'excuses, ce soir, c'est de te retrouver. Tu es marie?

Je fis signe que oui.

Il hochait la tete comme quelqu'un qui n'insiste pas, et reprit:

- Tu n'as pas idee comment s'est fait mon mariage. Une de ces histoires qui n'arrivent jamais. Je vais te la raconter, tu verras a combien peu tiennent nos destinees.

J'etais venu a Paris, le 3 janvier 1912, passer un concours pour une place de prosecteur. Ce mot ne te dit rien: dans le filon de la grande carriere medicale, c'est une etape necessaire. J'avais quitte les miens en pleines vacances de Noel. Toute la journee, je m'etais fait ausculter et sonder par les grands pontifes de chez nous, ils etaient alors mes amis. Mes exposes n'avaient pas ete trop mauvais. Dans l'ensemble, j'etais assez satisfait. Apres les efforts de la journee, je me sentais un besoin terrible de me detendre. Note que j'etais en possession de l'argent de mon mois, grossi de toutes les etrennes que j'avais recues. Ces circonstances reunies m'incitaient a faire la fete. Comme il n'y avait pas, a cette epoque de l'annee, le moindre camarade au quartier, je resols de me chercher une compagne.

Vers huit heures du soir, je descendis au bar du Pantheon et j'aperçus Loute. Elle etait seule, dans le sous-sol, avec le barman qui, sa serviette dans la bouche, dormait dans un coin. Loute perchee sur un tabouret, la tete appuyee sur son bras, suçait melancoliquement la paille d'un verre vide. Je la mis rapidement au courant de mes intentions. Elle accepta mon invitation avec reconnaissance. Nous fumes diner dans un restaurant voisin et je fis deboucher quelques bouteilles de vins choisis. J'etais tres en forme et elle aussi. Du moins, je l'ai cru, ce jour-la: depuis, -- parce que j'ai souvent rumine cette scene -- il m'a bien semble que Loute n'etait pas tout a fait comme a son ordinaire; son rire devait sonner un peu faux; mais etait-ce force de caractere ou insouciance ou bien habitude de sa part,

ou bien seulement défaut de compréhension de la mienne; je ne m'aperçus de rien. Après le dîner, nous avons été à Bullier, presque désert ce soir-là et nous avons fini la nuit à Montmartre. Je crois que c'est la dernière nuit que je me sois amusé. Il y a des gens pour lesquels les transformations de la vie sont lentes; pour moi, la mienne s'est brusquement modifiée à cette date. Ce ne fut pas un tournant, mais un angle vif; comme un carrefour.

Le lendemain matin, j'étais chez Loute. Nous aurions pu faire la grasse matinée, rien ne nous pressait, pourtant, d'assez bonne heure, elle s'était levée. Je la vois encore, en jupon et en sandale, trottant dans son appartement pour nous faire du chocolat.

Cet appartement -- nous le connaissions tous -- était au Boulevard St-Michel, derrière le Luxembourg, un peu après l'École des Mines, une maison d'angle au deuxième. Le mobilier et la décoration étaient de Martine. Tu sais bien, la chambre rouge et violette, le lit-sofa sur une marche de laque noire, la psyché empire. Tu vois?

- Pas du tout, dis-je avec conviction. En réalité je voyais très bien.

Mais il insista:

- Tu as oublié le salon bleu au tapis à carreaux qui était séparé de la salle à manger par un treillage de vigne verte? Le petit aquarium et le jet d'eau sur la cheminée du salon?... Enfin, je me les rappelle bien. Cet appartement était la joie et l'orgueil de Loute. Il lui avait été offert par un Roumain qui, ses études terminées, était reparti dans son pays. Loute en s'y installant avait vu se terminer pour elle l'ère des garnis. Elle le soignait méticuleusement, le nettoyait et le parait toute la journée. À tous venants, elle en vantait l'originalité et le confort; c'est en lui, qu'elle passait, à lire ou à raccommodez, les bonnes heures de sa vie. Je m'en suis rendu compte ce jour-là, cet appartement était sa seule joie.

J'étais couché tranquillement en train de boire le chocolat brûlant qu'elle m'avait préparé; je remarquais qu'elle ne mangeait pas. Elle était assise, sa tasse sur les genoux, près de la fenêtre, regardant le boulevard; je la voyais un peu de profil et m'aperçus que des larmes tremblaient au bout de ses cils; du coup, je me levais, j'allais vers elle et la prenant dans mes bras, je lui demandais:

- "Qu'est-ce que tu as?"

D'abord, dans un faux sourire, elle essaya de nier ses larmes. J'ai appris depuis tout l'empire que cette petite femme peut avoir sur elle, puis comme j'étais le plus fort et que j'insistais, elle me répondit comme un gosse:

- "Du chagrin".

J'insistais encore, la pressais de questions; elle finit par m'ouvrir un petit secrétaire chinois qui était près d'elle et, pour toute

reponse, me tendit un papier. C'était un commandement d'huissier. Je mis un bon moment a le lire. Tu sais, ces sortes de documents sont écrits dans une langue impossible. Mais l'acte citait un extrait de jugement et je compris a travers tout ce fatras que Loute n'avait pas paye son loyer depuis neuf mois et qu'a la requete de son proprietaire, auquel s'etaient joints quelques fournisseurs, l'huissier devait saisir meubles et les faire vendre aux encheres. Le commandement etait date de l'avant veille. Je pressentis le drame et lui demandais:

- "Ils vont te saisir?"

Mais Loute, tranquille devant cette eventualite, me repondit:

- Tout de meme pas jusque-la, j'ai écrit hier au proprietaire pour lui demander encore un delai... seulement, c'est ennuyeux".

J'etais moins rassure qu'elle, mais son attitude cependant m'enlevait une partie de mes inquietudes. Il s'agissait de 3.800 frs. Inutile de te dire que je ne les avais pas. Evidemment cette somme etait beaucoup pour moi, mais je pensais qu'elle ne serait peut-etre pas grand chose pour un proprietaire parisien. Cependant par precaution, a la pensee de l'effondrement que cette saisie produirait en Loute, j'eus d'abord l'idee de telegraphier a ma famille une invention quelconque. Mais je reflechis que la reponse en admettant meme que la fable soit crue, n'arriverait jamais a temps et la procedure suivait son cours. Je pensais aussi filer chez des camarades, leur expliquer le cas et reunir le magot, mais c'etait les vacances et je ne voyais pas chez qui frapper. Devant cette impossibilite d'agir, je finis par me persuader que Loute avait raison; il n'y avait peut-etre dans tout le pathos de cette feuille qu'une manoeuvre destinee a effrayer une petite fille. En fin de compte, si contrairement a nos previsions, l'inevitable arrivait, il serait toujours temps d'aviser. Je m'habillais a la hate et comme tu penses, une fois pret, je ne m'en allais pas.

Naturellement le charme etait rompu. J'essayais de la distraire en lui racontant des histoires de l'autre monde; celui-ci n'etant guere divertissant pour elle. Mais je ne devais plus etre en forme: cette fois le vin n'operait plus, mes histoires ne la deridaient pas. La conversation tombait et toujours, Loute, bien qu'elle ne crut pas au danger, revenait a la fenetre, comme pour se donner une contenance. Je tentais un moment de me moquer legerement de son mobilier, de lui dire que cette decoration etait danubienne et bonne pour un certain temps, mais qu'elle devait forcement lasser a la longue. L'expression de ce jugement la fit sourire et je compris vite que mon insistance, sur ce sujet, n'aurait d'autres effets que de lui demontrer mon mauvais gout.

Et le temps passait, quand j'entendis Loute tout d'un coup pousser un cri de douleur, le cri d'une bete frappee a mort.

C'etait sur le boulevard; une lourde voiture vide, moitie charrette, moitie camion, s'avancait lentement.

- "Tu es sottte, fis-je, si une voiture de demenagement ne peut plus

passer sous tes fenetres..."

Celle-ci ne passait pas. Elle venait bel et bien vers nous, suivie sur le trottoir par trois messieurs qui firent, une fois arrivés devant notre porte, des signes au conducteur. Sur leur gestes, la voiture vint docilement se ranger sous nos fenetres memes. Quatre bonshommes en descendirent, l'un d'eux avait une grosse figure ronde, coiffe d'un casque a meche; je ne l'oublierai de ma vie.

Et bien, vois-tu, je n'ai jamais ete condamne a mort, mais j' imagine que la vue du fourgon qui doit vous mener a la guillotine doit vous faire ressentir quelque chose d'analogue a ce que je ressentais alors. Quelques minutes d'angoisse se passerent; le temps aux hommes de monter l'escalier. Loute pale ne pleurait plus, mais je voyais un tremblement nerveux agiter son maxillaire inferieur. Le timbre retentit. Le premier mouvement de la pauvre petite fut de ne pas ouvrir, mais comme je lui faisais remarquer rapidement et aussi doucement que possible l'inutilite de cette resistance, elle me demanda d'aller ouvrir moi-meme. Ils entrerent. Il y avait la concierge, l'huissier, les deux temoins et derriere eux le chœur des demenageurs qui avaient l'air de figurants. L'huissier se presenta, il devait "parler a la personne".

- "Elle est tres emue, dis-je, si vous voulez me faire votre communication..."

Il insista, la loi ordonnant qu'il fasse lui-meme sa signification au debiteur.

- "Au surplus, ajouta-t-il en souriant, je saurais y mettre la maniere. Entre gens du monde, il n'y a pas de situation dont on ne puisse se tirer."

C'etait un grand garçon, assez jeune et se sachant beau. Ses vetements etaient d'une elegance fripee, mais recherchee tout de meme. L'eau coulait de son parapluie sur le tapis. Je le lui pris des mains, pour le mettre au porte-manteau, un peu brusquement peut-etre. Ce tabellion m'agacait.

- "Vous vous souciez des gages des creanciers, me dit-il, avec une suave ironie... c'est bien."

Il etait le plus fort, je n'avais rien a dire. Je le precedais chez Loute.

Elle le recut debout, appuyee contre le mur et ecouta sans broncher son petit discours. Ah! certes, on voyait que cet homme de loi avait l'habitude; il recitait une leçon qu'il avait du placer bien des fois, dans des circonstances identiques et ou alternaient savamment les mots de la procedure et ceux de l'encouragement. Parmi ces derniers, il y en avait d'une mechancete cruelle et d'une cuisante impertinence. Il disait, par exemple: "Il vous est loisible d'ailleurs de racheter, ou de faire racheter (et il se tournait en disant ces mots vers moi) vos

meubles a l'hotel des ventes". Je t'avoue, que je baissais la tete comme un coupable, sans arriver a comprendre cependant la faute que j'avais commise. J'aurais donne toute ma fortune pour pouvoir jeter a la figure de cet individu les 3,800 francs qu'il poursuivait.

- "Vous pouvez prendre tout votre temps, continuait-il; la loi nous prescrit de ne point saisir: le coucher qui vous est necessaire, c'est-a-dire votre lit, vos couvertures, draps, edredons, etc., les habits dont vous etes couverte. Je suis seul juge, vous pourrez mettre sur vous tous les vetements auxquels vous tenez. Enfin il va sans dire que tous les papiers et menus objets n'ayant comme valeur principale que le souvenir, par vous y attache, vous resteront".

Loute n'avait pas repondu, comme il fallait donner des ordres pour l'enlevement, elle parla. Elle etait bleme et sa gorge etait si contractee que le son de sa voix en etait change et les mots qu'elle disait semblaient etre dits par une autre. Elle ne croyait pas encore a ce moment que ces hommes allaient prendre son mobilier.

- "Vous vous trompez, Monsieur, fit-elle, tres calmement; je me suis arrangee avec le proprietaire, auquel j'ai ecrit hier."

Et ce fut dit avec une telle autorite que l'huissier lui-meme en fut trouble; un instant il hesita. Mais son trouble ne dura pas, il la pressa de questions, elle s'embrouilla et comme elle s'en rendit soudain compte, d'un coup elle tomba a genoux aux pieds de l'homme, les mains crispees au pan de sa jaquette.

- "Monsieur, Monsieur, criait-elle, je vous en supplie, je paierai, je vous le promets, je vous le jure."

Je m'etais trompe, l'huissier n'etait peut-etre pas mechant au fond; il la releva gentiment en disant:

"Ma pauvre petite dame, je n'y peux rien, ce n'est pas ma faute, je ne fais qu'obeir. Soyez sage, on tachera de vous laisser pas mal de choses, le plus possible... c'est un mauvais moment, il passera comme les autres, vous verrez."

Il la fit s'asseoir, cependant que discretement, du coin de l'oeil, il disait a l'equipe des demenageurs: "Commencez".

Ils s'attaquerent a l'autre piece d'abord. L'huissier me fit signe de rester aupres d'elle, cependant qu'il sortait de la chambre, sans faire de bruit, sur la pointe des pieds. J'ai fait ce jour-la la reflexion que les hommes ne sont pas tout de meme si mechants qu'ils le disent. Chez tous, meme les plus sots, et meme chez ceux qui font la plus vilaine besogne, quand on cherche, on retrouve du coeur.

Pendant ce temps, Loute s'etait assise sur la marche basse qui supportait son lit; la tete dans ses bras, le visage sur les couvertures, je l'entendais qui pleurait doucement a petits coups. Elle poussait de petites plaintes regulieres, monotones comme des cris

d'enfant et qui semblaient ne devoir s'arreter jamais. Je restais debout pres d'elle, desespere, ne sachant que lui repeter sur tous les tons:

- "Loute, ma petite Loute, ne pleure plus."

Mes paroles n'avaient aucun effet; malgre tous mes efforts, je sentais qu'au milieu de l'hostilite qui l'accablait, j'etais pour elle un etranger, un spectateur qui ne participait en rien a l'affaire. Cette sensation m'etait desagreable: la malheureuse souffrait tellement.

Derriere la cloison, le bruit mat que faisaient les meubles en se heurtant aux portes, les interjections des hommes, le bruissement des etoffes qu'on pliait, parvenaient jusqu'a nous, et Loute avait toujours son petit hoquet de douleur; elle l'interrompit a peine une fois, en entendant arracher le treillage de vigne. Qu'est-ce qu'on a bien pu en retirer a la vente?

Quand tout fut emballé et descendu de ce qui avait ete l'appartement, sauf la chambre ou nous etions, l'huissier tapa a la porte et me dit a voix basse d'emmener "la debitrice" pour qu'il puisse demenager cette piece aussi. Je relevais Loute et j'entrais avec elle au salon.

En le voyant, elle tomba en arriere dans mes bras. La piece etait nue, videe; plus un tabouret, plus une chaise, plus un tableau ne restait de l'ancienne decoration; seuls les papiers des murs aux tons heurtes, demeuraient, pour temoigner du passe; mais ils paraissaient sales, avec leurs panneaux de teintes plus vives qui marquaient par endroit l'ancienne place des meubles. Sur le parquet, au milieu, un tas d'objets heteroclités s'amoncelait; il y avait des mouchoirs, des cadres de photographies, des menus, des livres, des programmes, des lettres, et bien d'autres choses encore parmi lesquelles vosinaient un petit amour bouffi, en pate tendre et un gros bocal a confiture vide dans lequel l'huissier avait eu la delicate attention de mettre l'eau et les poissons rouges de l'aquarium. Ce tas restait a Loute, comme lui resterent son lit et sa toilette et aussi, grace a la bonte du saisissant, presque tous ses vetements: c'etait tout ce que la loi, dans sa mansuetude, permettait de laisser a une pauvre petite fille qui n'avait pas assez d'argent encore pour garder ses meubles. L'appartement etait "a l'ordonnance" comme on dit dans ce metier, il n'y avait plus rien a saisir. Quelle sale journee ce fut, mon pauvre ami.

Loute s'etait pourtant calmee un peu. Dans un effort de volonte, elle avait fait toute seule le tour de l'appartement. Ce n'etait deja plus le sien. En revenant au salon, elle eut un sourire amer et me dit:

- "Tu vois, c'est fini maintenant, tu peux partir."

Cette injustice me frappa, parce qu'apres tout si je n'avis materiellement rien pu faire pour elle, de tout mon coeur j'avis souffert avec elle; j'estimais meriter tout autre chose que ce singulier remerciement. Un instant, j'eus l'idee de prendre mon

chapeau et de partir, mais je pensais bientôt, qu'agir ainsi c'était vraiment lui donner raison, c'était augmenter son chagrin, prendre parti contre elle, la dépouiller davantage, si c'était possible, en lui prenant mon amitié et en me mettant en quelque sorte à la suite sur la liste des créanciers poursuivants. Je ne le voulus pas.

- "Oui, Loute, fis-je, je vais partir, mais je ne partirai pas seul, je ne te laisserai pas dans cette maison désolée; tu viendras habiter chez moi."

En entendant mes paroles, elle se redressa vivement; elle battit l'air de ses mains comme pour écarter le voile d'un rêve; elle vint vers moi pour me faire répéter.

- "Quoi, dit-elle, qu'est-ce que tu as dit?"

Je lui confirmais mon invitation. Elle me demanda:

- "Jusqu'à quand?"

Je lui répondis:

- "Tant que tu voudras."

Alors elle se blottit dans mes bras; elle mit sa tête sur mon épaule et pleura de nouveau, mais ce n'était plus les mêmes larmes. Je sentis que quelque chose d'immense s'était passé en elle; ces mots l'avaient guérie de la plus grande douleur de l'humanité: l'isolement du cœur.

Pendant cette scène, je me souviens, quand elle me regardait ses yeux étaient dilatés: on aurait dit qu'elle les ouvrait tout grand pour mieux comprendre l'impossible réalité. Inconsciemment, de temps en temps, elle venait s'appuyer de tout son poids sur mon épaule pour mieux se rendre compte de la solidité de son appui.

Quant à moi, je puis te le dire, j'étais gêné un peu de l'immensité de cette reconnaissance, j'étais effrayé et pourtant j'étais un peu fier, au fond. Je sais bien qu'il y avait du malentendu dans tout cela, mais j'étais fier tout de même.

En réalité, c'est dans cette minute que je me suis marié avec elle. Je ne m'en suis aperçu qu'après, mais je me suis bien rendu compte que c'était à ce moment-là. Peut-être on me dira que ce ne fut pas de mon plein consentement et que je me fixais, en moi-même, un temps limité, que je me disais: nous verrons plus tard. C'est vrai, mais aucun de nos actes n'est absolu. Je me suis marié ce jour-là parce qu'alors elle m'a offert toute sa vie, parce que je ne l'ai pas refusée et parce que depuis lors je n'aurais plus jamais pu l'abandonner sans rompre cet équilibre moyen de l'ordre dans lequel nous vivons, sans faire ce qu'on appelle un crime, tu comprends. Loute le sentait bien, et je t'assure que, si invraisemblable que cela puisse te paraître, elle devint dans un moment une autre femme: c'est sans un regret qu'elle quitta l'ancien appartement de son cœur.

Elle n'avait pas de malle pour emporter ses nippes: nous les laissames ou elles etaient au milieu de la piece pour les reprendre le lendemain, n'emmenant avec nous que le bocal ou clapotaient les poissons rouges. Je le portais entre nous deux, elle avait pris mon bras. Nous ne nous parlions pas, nous marchions religieusement vers ma demeure, pensant probablement chacun a des choses bien differentes, mais unis tout de meme. En entrant dans mon appartement, elle etait avec moi comme si elle venait de me connaitre, grave, prevenante et effarouchee, intimidee aussi. Quand elle enleva son chapeau et son manteau, je voyais qu'elle se preoccupait deja de leur trouver une place qui ne me gena pas, mais qui soit cependant ordonnee et definitive. Le soir, pour la distraire, je voulais l'emmener diner dans une brasserie; elle s'y refusa absolument, estimant qu'il etait inutile de faire des depenses exagerees. Comme j'essayais de lui montrer qu'il convenait de marquer, au moins ce jour, par un bon souvenir; elle me repondit lointaine:

- "Le bonheur laisse toujours et n'importe ou un bon souvenir."

En effet, c'etait peut-etre son bonheur.

Elle m'emmena, derriere Cluny, dans une petite cremerie, deserte a cette heure; et nous mangeames simplement, en face l'un de l'autre, sur une petite table a toile ciree. Pendant le diner, elle me demanda si je tenais beaucoup au Quartier latin, si mes travaux m'obligeaient a y habiter. Je compris qu'elle voulait fuir le passe, bien qu'elle me donnat pour ce changement d'autres raisons; elle disait:

- "On pourrait prendre un petit appartement avec cuisine. On mangerait a la maison, c'est meilleur marche. C'est plus sain d'ailleurs."

Je savais bien ce que je faisais. Pouvais-je faire autrement? Peu de jours apres, je m'installais avec elle dans ce quartier de la place de la Republique que je n'ai plus quitte depuis.

Tu peux deviner ce que fut notre vie. Je me suis retire du milieu des camarades. Je ne passais plus l'eau que pour aller a la Faculte et j'en revenais sitot apres le cours ou l'hopital. Je continuais mes etudes au debut comme par le passe, mais aux grandes vacances, la question s'est posee. Je tentais d'abord de raconter des contes a ma famille; je disais que je remplacais mes maitres. Mais a la longue, il a bien fallu qu'on sache. Apres plusieurs sommations, mon pere m'a ecrit un beau jour qu'il ne voulait plus entendre parler de moi, qu'il ne me donnerait plus d'argent, qu'il me desheriterait. Mon frere et ma belle-soeur m'ont tourne le dos. Depuis, il n'y a pas bien longtemps, on m'a ecrit qu'on consentait a me recevoir, mais sans elle, et entre temps, j'avais connu avec Loute la misere, -- tu ne peux pas savoir comme ca nous a unis. J'avais du pour vivre abandonner les concours, bacler ma these et pratiquer; j'avais eu un enfant, je m'etais marie. Il y a des histoires qu'on ne recommence pas.

Certainement etre un paria est dur. Je sais que j'en suis un, plus que

tu ne le crois meme, parce que si je suis coupe d'avec les miens, d'avec mes amis, d'avec tous ceux connus ou inconnus qui avaient des habitudes de pensee, d'education et de vie analogues a celles que j'avais moi-meme et dans lesquelles j'avais ete eleve -- on ne s'adapte jamais au nouveau milieu. Sans le vouloir, on le heurte et il vous heurte; on a beau faire, on n'en a pas toujours ete, on n'en sera jamais tout a fait. Depuis la facon de mettre sa serviette a table, jusqu'aux plaisanteries habituelles, jusqu'a ces idees toutes faites et stupides parfois qu'on ne raisonne plus mais dans lesquelles nous vivons, jusqu'aux sujets les plus serieux: il y a tout un monde qu'on ne franchit pas... a moins qu'on mette plus d'une vie a le traverser.

(Je crois qu'en disant ces derniers mots, il eut une larme.)

- Seulement, reprit-il, il y a des compensations; c'est quelque chose, l'affection de quelqu'un qui vous doit tout, pour qui on est tout. La carapace qui semble se solidifier entre les moities de monde qu'on a quitte chacun de son cote, finit par etre si epaisse qu'on s'en trouve tous les deux isoles comme dans une cellule; les bruits de l'exterieur n'arrivent meme plus, alors on passe tout son temps a se regarder, a se decouvrir. On ne connait plus personne, jamais je ne m'en suis rendu aussi bien compte que le jour de mon mariage. Pour toi, ce souvenir evoque, sans doute, des amis, des voitures, des orgues, des lumieres, peut-etre une reception, puis une fuite. Pour nous, ce fut autre chose: nous sommes partis une apres-midi -- il pleuvait -- a pied sous le meme parapluie, la marie n'etait pas loin. Nous avons attendu notre tour dans une grande salle, en compagnie de nombreux couples. Ils etaient tous du peuple de Paris, rien d'elegant, je t'assure, mais eux, du moins, leurs parents les accompagnaient. Un peu avant qu'on nous appelle, un huissier me demanda mes papiers -- "Et vos temoins, fit-il".

- "Je pensais, repondis-je, humblement, que quelqu'un voudrait bien me rendre service, vous, par exemple?"

Il m'expliqua qu'il etait fonctionnaire et qu'a ce titre, les reglements le lui interdisaient. Sur ma priere, il demanda aux temoins du mariage suivant -- la fiancee avait un ulcere affreux au visage -- de bien vouloir m'aider; avec quel tact il le fit, si tu savais.

- "Monsieur et Madame sont loin de chez eux, leur dit-il, leurs parents n'ont pas pu venir..."

Pauvre brave homme! Ce fut vite bacle. L'adjoint nous lut le texte indispensable, du meme air qu'il nous aurait dresse une contravention; nous avons dit "oui" sans emotion et cinq minutes apres nous etions dans la rue, a nous garer des tramways et des automobiles. Loute etait pressee de rentrer a cause du petit. Je rentrais avec elle. Je ne te dirais pas qu'en voyant le bambin sucer goulument la vie au sein de sa maman, je n'ai pas eu d'etranges et douloureuses pensees; mais je me suis dit qu'il avait raison quand meme le petit; la vie valait d'etre vecue puisque je voyais ce spectacle qui etait du bonheur tout de meme. Je me suis promis de faire de mon fils, plus tard, un homme de sciences, un chimiste de preference, de facon qu'il ait le moins

possible affaire avec les hommes. C'est trop compliqué et c'est trop dur. J'espère qu'il m'écouterà.

Nous avons quitté le café depuis un moment. Nous sommes de nouveau dans le hall de la gare, quand enfin à l'autre bout du trottoir brillent les feux de la locomotive, il me dit:

- Pourquoi t'ai-je raconté tout cela?

Peu après, je vois à l'une des portes d'un wagon de seconde, une tête de femme qu'il me semble avoir déjà vue. Elle aperçoit mon ami et lui fait un geste calin de la main. Comme je suis venu attendre mon frère, je le cherche et finis par le rejoindre.

En sortant, dans la lumière blafarde, je vois, pas très loin de moi, le Docteur, sa femme et son fils, un beau petit de cinq ans, qui se dirigent vers la barrière. Une seconde, rien qu'une seconde, j'eus l'idée d'aller les saluer, mais je me dis: après tout, qu'est-ce que je leur rappellerais? De mauvais souvenirs! et tout de même, s'ils me demandaient d'aller les voir: je n'ai pas épousé une fille de brasserie, moi!

Boum.

I.

Boum avait huit ans. Sa vie s'annonçait des plus heureuses. Il avait une maman toute jeune, très bonne et très gaie. Son papa, ancien officier de cavalerie, était un peu sévère, mais seyait peu au demeurant; Boum étant toujours content, avait pris l'habitude d'être sage, c'est un état qui comporte de grosses simplifications. Comble de toutes sortes de biens, il habitait avec ses parents, un petit hôtel de la rue Pergolèse, non loin du Bois de Boulogne. Une dévouée "nursing governess" était préposée à ses soins minutieux dans lesquels le bain et le savonnage tenaient une grande place. Sa chambre avait des murs tout blancs que rehaussait, dans le haut, une frise représentant une chasse à courre avec des cavaliers, des dames, des chevaux et des chiens; deux fenêtres y donnaient toujours ce qu'il y avait de soleil dans l'air; et des jouets divers et compliqués -- de ceux que les marchands savent amuser aussi les grandes personnes -- encombraient les tables et le parquet. Boum était robuste et grand pour son âge. Mais tout ceci réuni ne comptait pas en comparaison de deux dons qu'il avait reçus de la nature, et qui n'avaient pas de prix.

D'abord Boum était beau et attrayant. Cet avantage lui assurait la bienveillance de tous et une grande popularité. Sur le chemin qui

menait de sa maison au Bois, il était connu; les concierges et les boutiquières l'interpellaient à son passage:

- Vous allez vous promener, Monsieur Boum.

Boum tirant un peu sur le bras de sa nurse, tournait sa bonne figure ronde et répondait à tous, dans un sourire qui augmentait encore les sympathies:

- Oui, merci, je vais retrouver mes petits amis.

Parmi la gent enfantine, il trônait mais si incontestablement, qu'il pouvait trôner modestement, avantage considérable si l'on songe qu'ainsi ne diminue en rien le charme et partant le pouvoir de trôner.

Le deuxième de ses dons était une tante. Elle s'appelait: Tante Line. Boum estimait qu'elle était ce qu'il y avait de plus joli au monde et beaucoup de gens pensaient comme lui. De grands yeux violets sous les cils très longs qui faisaient, en battant, une ombre noire, un petit nez qui riait toujours sur une bouche minuscule, des joues qui étaient du rose des roses, sous d'inarrangeables cheveux blancs à force d'être blonds, un cou très long, un corps svelte de dix-huit ans qui a fait beaucoup de sports et qui est toujours vêtu d'une ultra élégante simplicité; le tout monte sur deux petits pieds qui paraissaient ridiculement petits dans leurs hautes bottines: ainsi était Tante Line.

Comme son neveu, elle était vive, toujours décidée, douce et heureuse de vivre. Comme lui et plus que lui encore, elle attirait les sympathies; toujours son passage déclenchait inmanquablement des interruptions et un silence sur la nature duquel, il était impossible de ne pas être fixe.

Boum adorait Line et Line adorait Boum. Avec personne il ne s'amusait comme avec elle. Elle seule savait écouter ses histoires sérieusement et sans rire toujours comme toutes les autres grandes personnes, ce qui est bien pénible à la longue et finit par isoler terriblement. Ils prenaient leur premier déjeuner ensemble, se promenaient ensemble et causaient pendant que leurs deux gouvernantes anglaises "s'apprenaient l'anglais" comme disait Line. Les sujets de leurs conversations étaient inépuisables. L'histoire fantastique du père de Line les alimentait surtout.

Cet ancêtre avait été un caractère assez particulier de gentilhomme français. Né aux environs de 1860, d'une famille de petite noblesse pauvre et qui était revenue du Canada en France après les malheurs de la guerre de Sept ans, il avait commencé, tout jeune, sa vie d'indépendance et d'action; la tête près du bonnet et le cœur un peu emballé par la guerre, vers sa douzième année, il avait abandonné sa famille et le collège pour aller en Amérique; là-bas, après avoir pratiqué toutes sortes de métiers -- qu'il racontait plus tard avec délices, -- il avait fini par constituer une énorme affaire de soie et réaliser par elle une très grosse fortune sur laquelle Line et la maman de Boum vivaient à l'aise maintenant. Ébloui par le récit de ces aventures extraordinaires, le petit-fils n'avait jamais connu cet

auteur que par le grand portrait de Bonnat qui dressait, dans un coin de salon, une silhouette mince et droite de grand seigneur-homme d'action. Boum contemplait souvent la figure fine au front large et volontaire, la bouche ironique et bonne et jusqu'à cette main nerveuse et mince qui semblait commander en jouant avec l'échancrure du gilet. Le regard surtout fascinait l'enfant; les yeux étaient semblables à ceux de Line avec quelque chose de plus métallique et qui paraissait chercher à vous voir "à l'intérieur". Boum était remuée jusqu'au plus profond de son être à la pensée qu'il y avait entre cet homme et lui comme un lien mystérieux. Aussi ne s'arrêtait-il pas d'écouter son histoire. Line qui avait adoré son père et vécu, avec lui, les dernières années de sa vie en Amérique, recommençait tous les jours le même récit avec une inlassable patience, en ajoutant de temps en temps un détail nouveau. Le mort les rapprochait.

Le matin, quand Line se réveillait Boum allait la voir; avant d'entrer, il se livrait toujours aux mêmes soins qui consistaient à passer sa tête par la porte entrouverte; il faisait beaucoup de bruit en imitant les gestes de ceux qui veulent agir en silence, écarquillait les yeux pour voir si sa tante avait ouvert les siens. Quelquefois Line faisait semblant de dormir et le regardait en abaissant au trois quarts ses paupières: alors, il attendait sans rien dire, mais si elle faisait le moindre mouvement, c'étaient des exclamations folles:

- Tante Line, tu ne dors pas.

Il grimpe sur son lit, l'embrassait de toute sa tendresse en lui mettant ses deux petits bras autour du cou. Line le boula sur l'édredon jaune comme on fait avec de jeunes chiens; il riait d'abord, puis protestait:

- Non, Tante Line, pas comme ça... Parle-moi de grand-père!...

Elle commençait.

Ils se racontaient aussi leurs rêves de la nuit; souvent ceux de Boum ressemblaient tellement à ses propres desirs, qu'on devait admettre de sa part de légères triches.

- J'ai rêvé que je me promenais dans ton auto tout seul avec toi et Jean, mais loin... loin... jusqu'à Saint-Cloud.

Quand ils avaient épuisé les moindres épisodes de la vie difficile qu'avait mené jadis celui dont ils procédaient, qu'ils s'étaient tout raconté, qu'ils avaient minutieusement étudié tous leurs projets, Boum la considérait avec ferveur, et quelquefois après un long silence, il disait, profondément convaincu de toute son âme:

- Tu es gentille de me dire tout ça... Je t'aime bien, moi, tante Line.

Cette déclaration avait le don d'émouvoir profondément aussi la jeune fille qui répondait pour le taquiner:

- Moi, je ne te deteste pas...

D'autrefois il gambadait dans la chambre de sa tante, touchant avec amour a ses vetements epars, a tout ce qui etait a elle, et interrogeant sans cesse:

- Pourquoi as-tu deux ciseaux a ongles? Et cette petite glace, pourquoi c'est faire?

Le soir, Line lui rendait fidelement sa visite, quand il etait couche. Meme lorsqu'elle sortait dans le monde, elle ne manquait jamais de venir l'embrasser; il demandait, ces fois la, qu'on fit la lumiere toute grande pour mieux la voir. Elle lui apparaissait alors tout eblouissante dans sa robe de soir aux reflets pales qui se fondaient dans l'eclat nacre de son cou. Comment ne pas s'endormir heureux de toutes les joies du monde, quand on est tout petit, qu'on a vu de si pres l'objet du plus beau de ses reves et quand on est encore penetre d'un parfum si troublant qu'il prolonge les plus douces realites.

Boum etait heureux infiniment. Aussi etait-il bon et indulgent pour les hommes, pour les betes et meme pour les choses -- car il ne voulait pas admettre que les choses fussent insensibles. De la sorte, il ne battait meme pas ses chevaux de bois, tout au plus faisait-il claquer son fouet en l'air, pour les hater dans quelque course imaginaire ou pour les ralentir dans leur galop.

Boum se portait a merveille. Il mangeait du meilleur appetit, s'arretant quelques fois pour baiser la main de Line toujours a ses cotes. Ce geste, a table, il le savait, lui valait regulierement un rappel a l'ordre de son pere, aussi ne le repetait-il pas trop souvent.

Dans le monde, quand on le produisait, il etait, tres au fond, l'orgueil de ses parents qui ne voulaient pas en avoir l'air:

- On le gate trop... disaient-ils.

C'etait parfaitement inexact. Boum etait trop heureux pour etre le moins du monde gate ou insupportable. Il etait trop sensible pour vouloir faire de la peine a quiconque, meme en etant un peu sot, et d'ailleurs n'avait il pas toute sa joie dans une tendresse que personne n'aurait songe a lui contester.

Pour Line, il avait d'abord ete le poupon inattendu, celui qui, le premier, lui avait donne une gravite particuliere en faisant d'elle une tante. Elle avait douze ans et demi de plus que lui. Ensuite ce poupon etait devenu une chose pensante, parlante et aimante surtout. A force de se mettre a sa portee, ils etaient devenus des amis dans toute la force de ce mot; le reste du monde avait pour eux moins d'importance; il avait tellement accapare la vie de Line, qu'elle ne pouvait pas plus se passer de lui, que lui d'elle; on ne pensait plus a l'un sans penser a l'autre; ils etaient devenus Line-et-Boum et cela faisait presque un seul nom propre d'une famille particuliere.

Pourtant un apres-midi Boum apprit a table qu'il ferait seul se promenade avec Miss Anny, sa nurse. C'etait une eventualite qui se produisait assez rarement; elle se traduisait immanquablement par une moue speciale de Boum, qui commencait par refuser de manger; il ne disait plus une parole, faisait quelques reniflements significatifs, regardait attentivement son assiette, avec quelques coups d'oeil, de temps en temps, sur son pere qui froncait le sourcil. La scene finissait habituellement a propos d'une observation sur la tenue qui ne manquait pas d'arriver, par un torrent de sanglots, lequel occasionnait la sortie de table. Ce jour-la, ce triste programme ne manqua pas de s'executer point par point. Miss Anny emmena le delinquant, car tante Line avait interdiction d'intervenir pendant les orages. Et Boum fit sa promenade tout seul.

C'etait un mauvais jour decidement. Line et Boum s'etaient mutuellement habitues aux petits cadeaux qui, s'ils n'entretiennent pas l'amitie, la prouvent bien en tous cas. Line donnait des objets "vivants" c'est-a-dire de vrais cadeaux, -- un morceau de bois quelconque peut constituer un couteau, un couteau "vivant" comporte, au contraire, un manche et une lame. Boum donnait, la plupart du temps, des choses trouvees dont l'attention faisait le plus grand prix, telles que pierres de couleur ou de forme un peu inhabituelles, bouts de ficelle ou bouts d'etoffe, clous, etc. Tous ces souvenirs etaient garnis de rubans par les soins de Line et serres dans un coffret; on les regardait de temps en temps. Cette fois-la, pendant que la nurse causait avec des compatriotes, Boum avait ete assez heureux pour denicher une boite de sardines vide, sans doute lisee sur place et sans esprit de reprise par quelques pique-niqueurs d'un dimanche precedent. Convenablement nettoye et pare par tante Line qui etait une fee, cet humble objet, pensait-il, allait devenir une des maitresses pieces de la collection. Malheureusement, quand on fut sur le depart, Miss Anny s'etant apercue du precieux fardeau qu'emportait Boum, s'opposa formellement a son transport d'ou scene magistrale de l'ami de Line, qui etait tenace par atavisme, mais qui en fut, ce jour-la, pour la reception d'une claque, et un retour orageux a la maison.

Le soir, Boum, dans son lit, raconta cette histoire par le menu a tante Line, s'attardant particulierement a la description de la boite de conserve qui devenait mirobolante dans son regret. Mais detail extraordinaire, tante Line ne le suivait pas; elle se contentait de lui dire, presque distraite, ce que n'importe qui aurait dit, en pareil cas:

- Mon pauvre Boum, ne te desole pas, on en retrouvera...

Tante Line pensait a autre chose.

Boum dormit mal, fut agite; Miss Anny, ne comprenant rien aux causes profondes, dut se lever deux fois pour reborder les couvertures de son eleve qu'elle regrettait avoir gifle.

On ne devrait faire aux enfants nulle peine...

II.

Quelque chose changeait, en effet, dans la maison. Dans l'arrangement extérieur de sa vie, Boum voyait maintenant de plus en plus souvent le programme de ses journées différer de celui des journées de sa tante. Les promenades sans Line, autrefois exceptionnelles, étaient devenues peu à peu la règle. On ne les signifiait plus à table. Aucun lien n'était plus établi, comme autrefois, entre cette suprême récompense et la qualité du travail du matin. Boum avait eu beau d'abord réaliser des chefs-d'œuvre de pages d'écriture, tendre tout son esprit pour réciter ses fables afin d'éviter le moindre anonnement. Rien n'y faisait; tout au plus décrochait-il ainsi quelques tours dans la voiture aux chevres du Jardin d'acclimatation, plaisir bien pauvre quand on les compare aux promenades dans la petite auto de Line que Line conduisait. Aussi Boum ne s'appliquait-il plus. Il était éternellement distrait; pendant les leçons, il restait la plupart du temps, la tête appuyée sur son petit bras tout rond, répétant très mécaniquement ce qu'on lui disait sans comprendre et pensant seulement aux histoires de son grand-père que Line ne racontait plus. Les punitions commencèrent avec une régularité constante; elles devenaient comme une suite d'événements fâcheux contre lesquels il avait cessé de réagir.

D'ailleurs ces tracasseries extérieures lui causaient peu d'effet en comparaison du mal profond que lui faisait éprouver le changement opéré dans Line même.

Qu'elle ait été soudain obligée par les siens à une vie mondaine comportant, à chaque moment, des sorties en ville pour les repas, pour les visites, pour les soirées et le théâtre, -- Boum renonçait à comprendre quelle aberration guidait en cela l'autorité supérieure -- mais il n'en souffrait pas tellement; les abandons qui en résultaient pour lui, n'étaient pas le fait de celle qu'il aimait; comme on lui imposait sa leçon, pensait-il, on imposait à sa tante ces pratiques étranges; c'était là une des conséquences logiques du besoin d'oppression qu'ont les grands vis-à-vis des petits. C'était normal. Peut-être même si Line en avait souffert un peu, aurait-il éprouvé à se voir persécuter avec elle, un secret contentement.

Malheureusement, il n'en était rien. Line n'en souffrait pas, et même peut-être... en était-elle heureuse. Comme elle avait changé! En apparence, elle continuait bien, comme autrefois, à monter dans sa chambre le soir, à le recevoir le matin. Évidemment ils causaient toujours, mais quelle différence! D'abord Line commençait, comme les autres, à ne plus le prendre au sérieux, même quand il attirait spécialement son attention avec ce geste spécial d'agiter son petit index bien droit, en disant:

- Tu sais, Tante Line, ce n'est pas pour rire...

Line riait quand même et d'un rire un peu trop prolongé qui l'irritait; plusieurs fois même, il avait senti, dans ces moments, cuire au coin de ses yeux, des larmes brûlantes que pour rien au monde, il n'eût voulu laisser tomber. Elle ne s'en apercevait même plus. Il avait essayé de la prendre par les sentiments d'abord, il imaginait la nuit des trouvailles de calinerie; puis, -- o honte -- il avait pensé aux cadeaux. Les plus beaux de ses dons avaient été un colimaçon vivant qu'il avait rapporté du Bois, dans sa poche, sans rien dire à sa bonne, à la coquille duquel il avait lui-même attaché un morceau de flanelle rouge, et un calendrier à fleurs de mica, acheté par Jean le chauffeur, qui persistait à souhaiter "la bonne année" malgré qu'on fut déjà en avril. Rien n'y faisait; le calendrier était allé rejoindre les autres présents dans la boîte aux souvenirs, bien que cet objet eût pu être d'un usage journalier et le limaçon avait laissé tout seul son lit de feuilles sur la fenêtre, pour une destination inconnue: Boum seul avait constaté son absence.

Line pensait évidemment à autre chose. Et détail aggravant, elle y pensait volontiers. Les changements de sa conduite se précisaient même singulièrement. Elle, qui était autrefois si insouciante, si simple, si jolie sans le faire exprès, devenait maintenant plus apprêtée, moins naturelle. Elle s'étudiait davantage à la glace, le matin, quand elle finissait sa toilette. Le geste brusque avec lequel, après les avoir brossées, elle tordait jadis ses cheveux d'or pâle, était remplacé par une suite de mouvements compliqués, refaits plusieurs fois pour arriver d'ailleurs à quelque chose de très voisin des premiers résultats. Le choix de la robe à mettre était aussi beaucoup plus long qu'auparavant. Quelquefois elle demandait conseil à Boum qui, régulièrement, revenait au classique tailleur bleu marine, associé dans son idée égoïste d'amoureux, aux promenades faites en commun. Line lui disait:

- Tu n'y connais rien...

et elle en prenait une autre. Boum ne soufflait pas un mot, mais en ressentait un gros chagrin. Quand elle avait fini de mettre son chapeau, sa voilette, ses gants, elle se regardait une dernière fois à la psychée Empire posée obliquement à la fenêtre:

- Boum, comment me trouves-tu? demandait-elle souvent.

Toujours Boum répondait:

- Bien jolie, Tante Line.

et il se détournait pour ne pas pleurer, sans savoir même la cause de son émotion.

C'est qu'il l'aimait dans ce temps-là, sans lui en vouloir le moins du monde, autant qu'avant, plus même peut-être. Il lui faisait de tendres reproches; et ne trouvait pas juste qu'elle eût ainsi changé. Dans le fond de son cœur, il souffrait beaucoup, mais sa souffrance l'attachait plus encore à elle; il lui semblait qu'à cause de cette

injustice meme, elle etait plus a lui; parfois, il aurait voulu la battre, pas pour lui faire mal, mais comme on le battait lui-meme les rares fois qu'il avait ete sot, pour la corriger un peu, voila tout; apres elle lui aurait demande pardon, et il aurait pardonne; c'eut ete si bon, mais c'etaient des reves... dans la realite, il ne la battait pas et n'avait pas helas, a lui savoir gre du moindre repentir.

A quoi tout ce changement pouvait bien tenir? Boum se le demandait sans cesse, observant, reflechissant et examinant les unes apres les autres les plus invraisemblables hypotheses. Son pauvre petit cerveau travaillait tellement a ce difficile probleme que son caractere, sa sante meme en etaient touches. Sa gaiete s'en allait de lui. On n'entendait plus jamais a travers les portes de sa chambre ses bons rires si semblables a des cris de petits oiseaux. Il etait moins affable positivement. Le rose de sa peau mate passait. Ses yeux brillaient moins vif. A sa vivacite premiere succedaient une torpeur presque continuelle et des envies de dormir qui le prenaient a toute heure du jour. Il mangeait de mauvais appetit. Le docteur, mande par sa maman, lui avait ordonne, apres un examen approfondi: du biphosphate! C'etait peu comprendre son mal.

Boum cherchait toujours.

A la verite, un nouveau personnage etait entre dans la maison. Non pas l'un de ces visiteurs nombreux qui venaient de temps en temps prendre le the et dire des choses aimables -- ceux-la etaient tous des familiers de Boum -- au contraire, un inconnu, un monsieur qu'on n'avait jamais vu et qui avait commence par venir souvent. C'etait un homme grand, un peu plus jeune que le papa de Boum, avec un monocle dans l'oeil, des moustaches tombantes, des vetements tres serres a la taille, et un pantalon qu'on eut dit en carton plie! Boum avait entendu son nom, c'etait un nom tres long, l'un de ceux qu'il faudrait apprendre par coeur pour ne pas les oublier. Quand on parlait de lui en son absence, la famille l'appelait simplement Claude ou Monsieur Claude. Boum s'en etait tenu la.

Le nouveau venu etait incontestablement tres empressé aupres de Tante Line. Les domestiques venaient immediatement la chercher des qu'il arrivait. Que de fois meme ces visites importunes etaient venues troubler de delieux moments ou Boum croyait presque retrouver la douce intimite d'autrefois. Quand Line voyait Monsieur Claude, elle rougissait jusqu'a la racine de ses cheveux. Monsieur Claude envoyait a Line des corbeilles de fleurs tres frequemment. Ces presents irritaient profondement Boum, qui a voir leur qualite et leur dimension, avait compris l'impossibilite de lutter sur ce terrain. Une fois, apres le dejeuner, devant un monument de roses blanches que Claude avait fait porter, l'enfant avait demande tout bas a l'oreille de sa maman, des sous.

- Beaucoup de sous, avait-il dit.

Et comme la reponse avait ete une question sur l'usage qu'il entendait faire de cette monnaie, il etait reste gene un moment sans repondre,

puis comme il n'abandonnait pas ses idées, il donna une explication, mais cette fois si bas, si bas et si près de l'oreille maternelle que malgré toute l'attention donnée, il ne fut pas possible de savoir sa pensée, -- et l'heure de sa promenade était venue.

Sur les gazons peles du Bois, il passa consciencieusement son après-midi à chercher des fleurs. Et ainsi, à l'heure de rentrer, quelques paquerettes et quelques pissenlits, coupés presque sans tiges et un peu écrasés dans sa petite main chaude, vinrent mêler sur la robe de Miss Anny chargée de les assembler, leurs pauvres taches jaunes et roses. Même avec beaucoup de fils et quelques brins d'herbe, ces fleurs faisaient piètre figure, la comparaison n'était pas possible. Le temps était passé ou Line tenait compte des difficultés inhérentes à sa condition de petit garçon. Aussi après l'avoir considéré d'un air de dégoût, Boum jeta le bouquet, au grand scandale de l'Anglaise qui aimait voir respecter ses œuvres propres, si modestes qu'elles fussent.

Les choses allaient très vite d'ailleurs. Il semblait que toute la maison se fut mis de la partie pour favoriser l'amitié de Line et de Claude. Ils passaient maintenant des après-midi entières seuls dans le petit salon, où tout le monde se tenait autrefois et Boum n'avait plus la permission d'y pénétrer. Il en avait bien envie pourtant; comme une force intérieure le poussait à venir troubler cet agaçant tête-à-tête. Une fois, n'y tenant plus, il avait ouvert la porte et avait constaté -- ô douleur! -- que Monsieur Claude embrassait Tante Line comme s'il ne l'avait pas vue depuis six mois. Le soir de ce jour-là, Boum avait refusé son ordinaire baiser à sa tante. Il s'était violemment retourné la face contre son oreiller, et comme il pleurait abondamment, il entendit redire cette phrase que tout le monde avait coutume de lui répéter depuis quelque temps;

- Il est jaloux.

Il avait de la peine, tout simplement.

Constatant son chagrin, Tante Line lui avait dit en le quittant ce soir là:

- Demain je te dirai un gros secret.

Mais Boum était trop fait à l'infortune pour se faire la moindre illusion sur la part de bonheur que lui réservait cette révélation; comme la veille, quand sa tante fut partie il s'endormit sans joie, c'est-à-dire sans confiance dans le bonheur du lendemain.

En fait, cette grosse confidence "qu'il ne fallait dire à personne", était que Tante Line était fiancée à Monsieur Claude.

- Je vais me marier, avait dit Tante Line; je m'appellerai Line Vauquer de Conflans.

- Pourquoi? avait répondu Boum.

- Mais parce que Claude s'appelle comme ca, fit Line.

- Non, pourquoi tu te maries? precisa Boum. On etait bien, tous les deux.

Cette evocation du bonheur disparu pas plus que des cadeaux, pas plus que les plus doux reproches ne changea rien. Les choses etaient trop avancees maintenant pour que Line fut pour Boum comme autrefois. Elle continuait a s'isoler des journees entieres avec Claude, a le rencontrer en promenade, dans les visites et partout. Et comme si le monde entier eut pris parti contre Boum, tous les amis, tous les parents felicitaient Line de sa nouvelle condition et pour lui prouver leur satisfaction lui faisaient toutes sortes de presents. Ah, Boum la regardait la petite exposition dans la chambre de Line: les ecrins ouverts, les pendules, les coupe-papiers, les éventails, les porte-cartes, les services a liqueur, les manches d'ombrelles et tant d'autres objets utiles et inutiles, sans rapport aucun l'un avec l'autre, comme un _decrochez-moi-ca_ d'objets neufs. Tous ces cadeaux évoquaient pour Boum, ses cadeaux a lui que Line rangeait jadis dans la boite. A voir toute la difference qu'il y avait entre les uns et les autres, il sentait mieux ce qui distinguait l'affection de Line pour lui et l'affection qu'elle avait maintenant pour l'autre. En recevant ses cadeaux, Line -- il le comprenait maintenant -- jouait avec lui, elle faisait semblant d'etre contente; elle l'aimait pour rire; ente son sentiment d'alors et son sentiment d'aujourd'hui etait toute la distance qu'il y a, par exemple, entre un cheval de bois et un vrai cheval. En somme, -- c'etait sa conclusion -- il y a deux mondes sur la terre: l'un est celui des grandes personnes qu'on prend au serieux et qui vont librement; a elles est reserve le droit d'etre heureux, d'aimer et d'etre aime; pour elles et a leurs tailles, toutes choses sont faites depuis les tables, les fauteuils et les maisons jusqu'aux voitures, aux chevaux, aux fleurs des magasins. L'autre est le monde des petits, ils ne servent qu'a amuser les grands qui ne tiennent pas compte d'eux; pretextes a chatiments ou a recompenses, objets a savonner, a promener, faire manger, travailler, dormir et surtout a dresser a toutes ses manies; eternels etrangers dont personne, ne comprenant exactement la langue, n'a jamais songe a ecouter le coeur... Boum comprenait admirablement que son grand-pere ait voulu fuir ce monde-la. A sentir que des temps infinis le separaient de cette seconde vie et que de plus le jour ou elle viendrait, il aurait tout de meme perdu Line, Boum eut une tristesse immense et desespera.

III.

... Des fleurs, des lumieres, un pretre tout d'or vetu, au pied de l'autel Line en robe blanche a cote de _Lui_ Claude, le voleur de sa joie: Boum percevait tout cela dans la musique et dans l'encens. C'etait comme l'apothose de sa douleur. Parce qu'il etait trop

impressionnable et souffrant déjà, ses parents l'avaient dispensé de figurer dans la scène cruelle. Miss Anny l'avait mené avant l'heure, derrière un pilier de l'église. Quelques personnes le reconnaissaient et lui faisaient dévotement un petit signe dans un sourire en remuant la tête et en disant:

- B'jour Boum.

Il répondait en s'inclinant un peu, automatiquement, l'esprit ailleurs. Dans ses grands yeux noirs dilatés, aucune larme ne venait. Il était très calme et pourtant la fièvre brûlait son petit corps; ses tempes battaient vite.

Un violon sanglotait la Méditation de Thais. De jeunes couples passaient entre les chaises pour la quête. Boum attendait qu'on vint à lui en chauffant au creux de sa main une petite pièce d'or remise par sa maman à cet effet. Dans les frou-frous de soie, on entendait de petites toux discrètes et pieusement étouffées.

Pour l'amoureux de Line, la cérémonie n'était ni longue, ni courte; comme lorsqu'est atteinte la plénitude de l'émotion, il n'y avait plus pour lui ni de temps, ni espace... le mariage était.

Dans l'après-midi, vers trois heures, après un mauvais sommeil, pendant qu'il était encore couché, il vit Line entrer dans sa chambre. Elle avait quitté sa robe blanche et portait une robe de voyage brune, neuve assurément, puisqu'il ne l'avait encore jamais vue. Sans relever de l'oreiller sa tête lasse, comme il sentait que l'heure n'était plus où l'on pouvait modifier les choses, il recut sa tante aimée avec un pauvre sourire indulgent et résigné. Line, sans doute, allait lui faire longuement ses adieux, lui dire des phrases gaies, des phrases pour enfant. Devant le petit masque douloureux qui souriait, toutes les paroles durent lui paraître inutiles; elle tomba simplement à genoux; très certainement, c'était uniquement pour rapprocher sa tête de la sienne; mais, comme si elle eut compris un instant, le visage tourne vers les couvertures, elle pleura de gros sanglots.

Des yeux de Boum, deux larmes tomberent, sans que son sourire cessât. Sans dire un mot, il se contenta, pour lui faire sentir qu'il l'aimait, de poser sa petite main sur la nuque blonde de Line. Dans sa pensée, c'était un geste d'amour, en réalité presque un geste de pardon.

... Et pourtant peu après, Line s'en alla, avec Claude, pour un long voyage.

IV.

Dans son lit de cuivre, bien peu l'auraient reconnu. Boum était

malade, tres serieusement malade depuis de longues semaines. Sa figure allongee avait perdu cette rondeur de pomme fraiche qui poussait autrefois les moins intimes a l'embrasser. Ses cheveux qui s'echappaient alors du beret en boucles epaisses et folles, se collaient ternes a son front et a ses tempes creuses, comme des mechés de coton noir. Seuls ses yeux qui paraissaient plus grands, brillaient dans sa figure pale aux levres exsangues. Ses mains amaigries s'amusaient tres peu avec les jouets compliques qui gisaient sans vie sur la soie bleue de l'edredon.

Boum avait d'abord eu des faiblesses etranges, puis des syncopes frequentes au moindre mouvement, l'un de ces evanouissements s'etait termine en un delire qui avait dure cinq jours. Tout le monde avait cru qu'il devenait fou. Sa crise avait coincide avec une pousse de croissance. Maintenant, quand on le portait sur un fauteuil, -- le temps de faire son lit, -- quand il etait assis, il etait si grand dans sa robe de chambre rouge, que les visiteurs l'auraient pris pour un frere aine malade, tant il avait peu l'air d'etre ce beau petit que tous avaient connu.

Cette fois-ci, du moins, son mal avait ete compris. Trois medecins venus en consultation avaient diagnostique son cas, tres rare d'ailleurs, d'"hyper-neurasthenie precoce a forme d'idee fixe et survenue pendant l'epoque critique de la formation compliquee d'accidents meninges." Pour tous les siens, il n'y avait plus de doute maintenant: c'etait de Line que Boum souffrait.

Sa maman ne le quittait presque plus et restait des heures entieres aupres de son lit, cherchant a le distraire. Son pere avait perdu la moindre trace de severite; des que ses affaires etaient terminees, il venait s'asseoir dans la chambre. Presque tous les jours, il apportait des jouets nouveaux et des livres d'images; il lisait meme des histoires amusantes en epiant le moindre rire sur le visage de son fils. Quant a Miss Anny, elle errait dans l'appartement, completement hebetee, son profil de chevre plus chevre que jamais, parlant en termes emus du petit "invalid", terme qui avait le don d'exasperer la famille.

Quand Boum etait assoupi, ses parents s'eloignaient de son lit et restaient a causer pres de la cheminee. Boum entendait des bribes de leurs conversations:

- Ces histoires de chevaux ne l'amused pas... Je crois que les voyages l'interessent davantage.

- Il a mange plus volontiers sa puree de lentilles...

- Madame Unetelle est venue... C'est agacant, a la fin, ces gens qui vous felicitent tout le temps de sa taille...

- J'ai recu une lettre des Claude...

Boum ecoutait alors: les Claude, c'etait Line. Ce nom seul irritait le pere, qui ne manquait pas de faire une reflexion desagreable; la mere

defendait noblement les absents.

- Claude, disait le pere, a bien cet air cretin et suffisant qui caracterise les diplomates...

Line n'etait pas epargnee.

- Avoir realise d'affoler, par sa coquetterie, un enfant de dix ans, c'est un comble. Ah! je retiens votre mere comme educatrice...

- Line n'etait pas coquette, repliquait la mere, elle ne s'est pas rendue compte... evidemment, elle aurait pu faire attention...

Et Boum voyait quelquefois, a travers les barreaux de son lit, dans le rayon de la faible lumiere qui venait du petit abat-jour rouge, les larmes perler aux yeux de sa mere, ces grands yeux qui ressemblaient tant a ceux de Line, a peine d'un bleu un peu plus sombre.

Line... Line, comme il pensait a elle, aux conversations, aux promenades avec elle, a ses rires, a ses robes, a sa chambre, a sa petite voiture, a tout elle: il ne pensait a rien autre. Qu'est-ce qu'elle devenait? qu'est-ce qu'elle devait faire? voir? sentir? Surement elle devait penser a lui, elle ne pouvait pas l'avoir oublie. Il en etait sur. Il ne lui en voulait pas d'ailleurs, parce qu'elle etait bonne, il le savait bien. Quelquefois, devant les recriminations paternelles, il avait envie de la defendre, d'expliquer. Mais il se ravisait: est-ce que les petits garcons expliquent? Saurait-il meme? Il se sentait si faible, si deprime et le seul resultat de ses efforts pour parler, il en etait sur, ne serait que ce casque, ce mauvais casque de douleur, qui lui broyait la tete, a l'interieur et a l'exterieur, et qui ne s'en allait plus sans les compresses de glace et l'amere potion qu'on lui donnait en pareil cas.

Non, a l'encontre de ses parents, dans le fond de son petit coeur, Boum n'avait aucune haine contre Line; au contraire, il n'eeprouvait a se la rappeler qu'une joie sourde dans laquelle l'idee de l'absence seule etait douleur. Il savait que Line n'etait pas responsable, que son papa et sa maman etaient injustes et ne reprochaient rien autre a l'ancienne compagne de sa vie que le bonheur qu'elle lui avait jadis donne. Sa peine etait due, il en avait conscience, a d'autres causes, a une masse de circonstances, d'evenements insignifiants en eux-memes, dont l'un enchainait l'autre, qui pas plus les uns que les autres n'etaient seuls capables d'amener le resultat dont il souffrait. Contre ces circonstances ses forces ataviques, par l'image du grand-pere aux yeux bleus, lui disaient qu'il etait dans la vie sans cesse necessaire de lutter.

C'etait Boum qui avait raison. La douleur n'est pas plus une personne qu'une chose: ce sont les parents qui pensent cela parce que c'est plus commode pour se plaindre et pour s'excuser. En realite elle est quelque chose de bien different. Sans le comprendre, l'enfant s'en rendait compte. La nature n'est ni bienveillante, ni malveillante, elle est indifferente simplement; dans elle, les actes et les

sentiments se succèdent sans ordre et sans autre raison que l'accomplissement de la vie; de leur juxtaposition et de leur somme découlent, pour ceux qui en sont touchés, la souffrance ou la joie, personne n'est responsable; en faisant beaucoup souffrir, tout le monde fait de son mieux.

C'est pourquoi dans ce grand esprit de justice qui est l'apanage des enfants, Boum n'en voulut pas non plus à Claude. Le mari de Line ne pouvait pas avoir agi pour lui faire de la peine puisqu'ils ne se connaissaient même pas l'un l'autre auparavant. Étant venu, Claude avait trouvé Line à son goût -- beaucoup auraient été de son avis, la seule particularité surprenante était qu'il n'y eut personne avant lui, -- il l'avait prise, tout simplement.

Seulement Boum, qui méditait sans cesse sur ce sujet, constatait qu'entre Line, c'est-à-dire sa joie et lui, il y avait bien cependant ce Claude et qu'il n'y avait que Claude. Que cet intrus n'eut pas agi dans un esprit méchant, il n'en restait pas moins la cause, cause inconsciente mais cause réelle tout de même, de tout le mal. S'il n'était pas venu chez eux s'occuper de Line, lui parler, la flatter, lui faire des cadeaux de grande personne, l'enlever enfin: Line serait encore la tendre, intéressée, heureuse et rayonnante, à Boum, toute à Boum comme autrefois. Sans compter qu'aucune raison ne militait pour faire changer les choses: Claude n'avait aucun motif pour cesser d'être heureux avec et par Line: la souffrance de Boum devrait donc durer toujours.

Toujours! On n'a pas idée comme c'est long pour les petits garçons, cette idée là. Alors, une seule pensée envahit son pauvre cœur, pensée très simple, très pure, à laquelle ne se mêlait aucune appréhension, aucune haine, rien qu'une conscience parfaite des réalités dont découlait une résolution qui s'imposait, avec l'inexorable nécessité d'une loi physique: il fallait séparer Claude de Line, voilà tout.

Comment opérer cette séparation, voilà où le problème devenait singulièrement difficile. Pendant de longs jours, Boum envisagea d'abord l'idée de provoquer un voyage de Claude. Mais il l'abandonna bientôt parce que avec la possibilité catastrophale de voir Claude emmener sa femme, le retour de l'indésirable restait toujours comme un danger menaçant. Alors l'autre solution se présenta radicale et définitive: celle de l'autre départ, du grand voyage dont on ne revient jamais, jamais: il fallait que Claude mourut, sans cela Boum ne voulait plus vivre. Les autres pouvaient ne pas comprendre, mais Boum qui avait envisagé tous les raisonnements et vidé toutes les hypothèses, le savait: c'était ainsi.

... Les crises revinrent plus fréquentes. Le terrible mal de tête ne lâchait presque plus le pauvre petit patient qui se plaignait doucement:

- Maman, j'ai bien mal...

La douleur descendait jusqu'au milieu de son dos. On avait du allonger

l'arriere du bonnet a glace.

- Maintenant c'est un casque, comme le vieux de papa, qui avait une criniere... lui disait-on.

Avec de grosses larmes, le petit disait:

- J'aimais mieux le nouveau petit qu'on me mettait avant et qui finissait a la tete...

Le specialiste qui venait le voir tous les jours restait de longs moments cherchant, sans rien comprendre a cette recrudescence du mal etrange, emu malgre l'aridite du probleme, de cette douleur qu'il ne pouvait dominer.

- Tu ne m'aimes pas, disait le docteur; tu ne me dis pas tout.

- Si Monsieur, je vous aime bien repondait Boum, mais ca me fait mal, tres mal, toujours mal.

Le praticien appliquait consciencieusement ses formules, sa "science", -- comme celle de ses confreres -- n'allant pas au dela; il avait relu tout ce qu'il savait deja, avait essaye toute une gamme d'agents physiques, d'injections, d'hydrotherapie. Il avait pense un instant au retour de Line, puis rejete cette proposition d'ailleurs difficilement realisable, craignant d'aggraver encore l'etat de l'enfant. Cet homme bon revenait toujours a la conclusion qu'il fallait une diversion a l'idee fixe, mais comment la trouver? On avait beau chercher; le resultat de tous les essais etait que Boum semblait reconnaissant de tant de peines.

- Merci Monsieur, j'ai encore mal...

Le jour mourrait en grosses barres rouges aux vitres de la chambre grise maintenant. Sous l'influence de la glace, Boum sentait la douleur s'en aller. Assise pres de la fenetre, d'une voix tres douce, l'infirmiere, ainsi que l'avait prescrit le docteur apres les crises, lisait. C'etait une histoire de mousquetaires; par extraordinaire, le petit malade ecoutait et demandait des explications:

-Qu'est-ce que c'est que: provoquer? Mademoiselle...

La jeune fille se repandait en explications. Elle reprenait le recit: l'un des deux heros fidele au roi ne pouvait pardonner a l'autre son abandon politique.

- C'etait un mechant, disait-elle, un traître; alors Murthos, le fidele, voulut se battre avec lui...

-Se battre a coup de poing, interrogeait Boum.

- Non, se battre pour tuer, reprenait-elle, avec des epees et des pistolets.

- Mais pourquoi qu'il le lui disait d'avance, qu'il voulait le battre.
Le mechant pouvait partir... loin, loin.

- Parce qu'il etait loyal, il voulait se battre et non l'assassiner.
Ces rencontres s'appellent un duel, chaque adversaire cherche a toucher
l'autre et a se defendre avec son arme.

- Mais alors, le bon aussi peut mourir, Mademoiselle.

- Oui, Boum, c'est pourquoi il est tres mal de se battre en duel...

- Ah! c'est mal, fit simplement Boum.

De la meme voix, un peu monotone, l'infirmiere poursuivit la lecture,
en jetant de temps a autre, un coup d'oeil sur son petit malade qui
n'ecoutait deja plus. Le recit continuait, les peripeties les plus
dramatiques se succedaient, la mere du bon heros venait sur le pre,
pour essayer d'arreter les bretteurs, et se mettait a genoux tout en
essuyant ses beaux yeux "d'un mouchoir de soie orne de dentelle"...

Boum interrompit:

- Mademoiselle, se battre en avertissant, c'est moins mal que
d'assassiner quand meme, puisqu'il etait loyal, le monsieur...

L'idee avait decidement frappe le malade, la jeune femme s'en apercut.
Peut-etre parce qu'elle etait lasse de lire ou bien parce qu'elle ne
voulait pas distraire Boum de sa distraction, elle repondit:

- Oui, c'est moins mal.

Il semblait, en effet, que le petit masque douloureux avait trouve
quelque detente dans quelque imaginaire vision.

Le soir, apres le diner familial, le pere et la mere etaient, comme a
l'habitude, assis chacun d'un cote du lit. Boum posa quelques
questions, toujours a propos de la lecture de l'apres-midi. Il avait
oublie l'histoire, mais il voulait savoir: le duel, s'il y en a encore
maintenant, comment on se bat, avec quelles armes, si c'est mal, ou
seulement un peu mal...

Pour la premiere fois, depuis longtemps, le pere riait un peu dans sa
moustache tres brune; il donnait tous les developpements desires et
declarait en principe:

-... Que le duel c'etait tres bien, a condition de se battre pour des
motifs graves, des choses qui en valent la peine,... pas pour la
galerie ou pour faire parler de soi, mais simplement, courageusement,
loyalement...

Boum n'y etait pas encore; pauvre petit, il tenait encore a la vie.

- Est-ce que on peut mettre une cuirasse, demandait-il?

- Oh oui, disait le pere, apres une petite hesitation, si l'on est d'accord et que votre adversaire en porte une. Mais ca n'est pas l'usage...

- Ah! faisait Boum, interesse.

Cette nuit la, il dormit mieux, plus calmement. A quelques jours de la, il terminait son bol de phospho-cacao et ce fut pour les parents et pour les domestiques une bien grande joie.

V.

Les jours, des lors, virent meilleurs. A voir le petit reprendre tout doucement, on pouvait croire remonter une pente et peu a peu, avec l'espoir, le bonheur semblait revenir dans la maison. Le medecin lui-meme etait heureux. Depuis longtemps, il connaissait le remede; malheureusement le remede n'etait pas de ceux qu'on achete dans les pharmacies.

- Il fallait "decrocher" l'idee fixe, disait-il; et pour cela interesser le malade a une autre idee...

En verite, Boum ne pensait plus seulement a son malheur, ou plutot il croyait avoir trouve le moyen de pouvoir agir sur son malheur meme: la desesperance avait quitte son petit coeur. Il croyait maintenant pouvoir supprimer Claude et le supprimer non pas vilainement par un crime, mais selon la formule paternelle "simplement, courageusement, loyalement".

Sans doute, le malade n'avait confie a personne son secret, seulement comme il ne parlait plus que de provocation, de pre, d'epee, d'honneur et d'escrime, tout le monde avait compris autour de lui. Le pere, prompt comme tous les hommes a trouver dans les evenements la satisfaction de ses desirs, trouvait cette idee follement amusante. Son fils allait mieux, il ne demandait pas autre chose; de plus, meme son ame de cavalier et de militaire n'etait pas fachee de cette tournure d'esprit que cette idee denotait chez son fils. Peut-etre meme, dans le fond de son coeur, en ressentait-il un secret contentement. La mere, plus prudente, apres le premier moment de bonheur, s'etait un peu alarmee. Qui sait, pensait-elle, si Boum, apres avoir constate l'impossibilite de sa combinaison, n'allait pas retomber dans une autre crise, plus grave encore qui menacerait sa raison et sa vie. Le docteur avait eu beau donner toutes les assurances.

- L'attention n'est plus fixee sur un seul point, disait-il, maintenant l'imagination va d'une idee a l'autre; la derniere comporte une part d'inconnu et d'initiation. Il y a du jeu, comprenez-vous, dans tout ce

travail la; et pendant ce temps l'etat general profite, l'assimilation se fait, les forces reviennent avec leur pouvoir de reaction propre. Nous passons la crise de croissance.

Tous ses raisonnements ne convainquaient qu'a demi le jeune femme parce qu'elle redoutait tellement l'atroce mal et aussi, parce qu'a rebours de son mari, elle n'avait aucun gout pour la solution de Boum si fantastique qu'elle lui parut. Le duel restait lie dans sa pensee a des surprises douloureuses. Le jugement sain et serieux qu'elle tenait de son pere ne trouvait aucun gout a la conception cabotine des choses saintes dont les modernes rencontres se reclamaient. Elle la trouvait un peu degradante; son coeur de femme et de maman aurait prefere toute autre diversion au mal de son fils que celle-la.

Cependant Boum allait toujours mieux. Ses nevralgies avaient presque disparu. Il mangeait de bon appetit et dans son corps amaigri, les forces revenaient.

Un jour pour la premiere fois depuis sa maladie, l'automobile paternelle l'avait mene prendre l'air en compagnie de sa mere. Un grand soleil d'ete envahissait l'avenue du Bois, presque deserte.

Devant toute cette solitude dans la joie de la nature, Boum evoqua d'autres joies passees qui etaient, jadis, sur cette meme allee dans l'agitation du peuple enfant parti aujourd'hui. "Ses petits amis", il passait alors au milieu d'eux, triomphant aux cotes de Line, maintenant il sentait l'isolement de son coeur desole. Ces constatations pourtant ne deprimaient pas son energie et ne ralentissaient en rien sa resolution arretee; a l'encontre, il semblait trouver, en elles, des forces nouvelles pour vivre, pour satisfaire ce besoin d'action que sa race reclamait et par la rejoindre ce qu'il croyait etre la raison de sa vie. Son pere l'avait averti; il devait reprendre des forces d'abord, apres seulement il pourrait se mettre a etudier l'art de tuer selon les regles des principes admis. A present, il en etait encore a la premiere partie du programme; il laissait, comme on lui avait explique, l'air et le soleil l'aider a le remettre. Sans parler, il s'abandonnait a l'apre bonheur de se ressouvenir.

A l'extreme bout du lac, il demanda l'autorisation a sa mere de cueillir quelques fleurs. Comme autrefois, il les ramassait methodiquement, avec une maladresse appliquee. C'etaient toujours des humbles fleurs des prairies publiques. Aujourd'hui, a cause peut-etre de sa resolution et de toute l'evolution qui s'etait faite en lui, il estima pouvoir les faire parvenir a celle qu'il cherissait.

- Voulez-vous Maman, les mettre dans une lettre pour Tante Line?

Et rien que pour ce mot, tout d'un coup, sa maman sanglota, tres tres fort.

Pourquoi cette jeune mere qui avait eu a cause de ce fils de si grandes angoisses et qui n'avait jamais verse que des larmes isolees, etait-elle emue aujourd'hui, tellement?

Boum, tres gentiment, devenant un homme parce qu'il etait devant une femme eplorée, la regardait essayant d'essuyer ses yeux avec un mouchoir gros comme une noix; instinctivement, il repetait les mots qu'on lui disait autrefois a lui-meme:

- Ne pleurez pas, petite Maman... il ne faut pas avoir de chagrin...

Mais toutes les paroles ne pouvaient pas consoler cette peine. Peut-etre, en voyant le geste naif, la petite mere avait-elle pense que ces fleurs seraient pour elle, expression timide d'une reconnaissance muette dont son coeur brise avait tant besoin...

- Et moi, disait-elle, tu ne m'aimes pas, Boum?

De toute sa tendresse, mais cruellement parce que c'etait vrai, il repondit:

- Si, je vous aime, mais ce n'est pas la meme chose...

VI.

Boum etait presque gueri. Il vivait de la vie ordinaire, mangeait avec tout le monde, recommençait ses leçons et ses promenades comme par le passe. Si ce n'eut ete quelques drogues qu'il prenait avant les repas et dont les flacons bizarres ornaient sa place a table, personne n'aurait pu dire qu'il ait ete malade, si gravement malade. Comme le souvenir des choses tristes passe rapidement, l'entourage ne pensait plus ni a Line, ni a l'idee fixe dont Boum avait ete si pres de mourir, ni meme a l'autre idee saugrenue qui avait remplace la premiere et dans l'esperance de laquelle l'enfant avait retrouve les forces de vie. L'ami de Line n'en parlait jamais d'ailleurs.

Il etait devenu un grand garçon, grand par la taille -- tout le monde lui donnait treize ou quatorze ans, il n'en avait pas meme onze. Son corps tres fluet et qui faisait penser aux plantes poussees trop vite, gardait encore un peu de sa grace passee. On ne retrouvait dans sa figure amincie que ses yeux, ses grands yeux noirs aux longs cils mordores dont le regard limpide et profond attirait. En lui, une certaine gravite surprenante frappait surtout. De l'ancien Boum, de sa vivacite, de son charme particulier, ne restait qu'une affabilite tres douce, une politesse marquee et tres prevenante qui partant, le distinguait encore des autres enfants. A le voir, attentif, complaisant, souvent rieur meme, on eut pu croire qu'il avait oublie: en realite, comme au premier jour, il pensait a Line, comme au jour de la revelation, il etait decide a se battre avec Claude. Tout au plus avait-il ajoute, a mesure que l'initiation de la methode precisait les premieres donnees, l'idee d'un sacrifice de sa vie propre. Il faisait

cette offrande generousement parce que sa nature etait aventureuse, parce que les enfants et les jeunes ne savent pas ce qu'est la mort et aussi parce que la vie sans Line avait perdu tout sens pour lui.

- Ce sera Claude ou moi, pensait-il.

Un jour, tres timidement, mais resolument comme quelqu'un qui reclame le paiement d'une dette, il vint trouver son pere seul et lui posa la question:

- Je pourrai commencer l'escrime, dit-il...

- Ah, c'est vrai, tu veux toujours... Puis ca te fera le plus grand bien...

Quelques jours apres, vers dix heures du matin, dans un grand immeuble du boulevard Malesherbes, au rez-de-chaussee, a droite sous le porche, Boum et son pere firent leur entree dans une quelconque salle d'armes de Paris. A cette heure matinale pour le quartier, les clients ne venaient pas encore. Un homme de blanc vetu avec un coeur de flanelle rouge a la place du coeur, finissait un balayage minutieux et arrosait a l'aide d'un entonnoir dont le bec dessinait parterre des _8_ entrelaces. Dans la salle, a laquelle les epees faisaient des murs d'aciers, sous les panoplies, les drapeaux, les "Honneur", les "Patrie", le maitre, du bout de sa barbiche et derriere un Iorgnon, lisait, de loin, dans un journal, les chroniques du jour, et prenait son cafe au lait. Boum lui trouva en meme temps l'air terrible et l'air d'un marchand de jouets. Il l'entendait parler sec, sans finir ses phrases, toujours sur un ton de commandement:

- Les petites graines, disait le professionnel, poussent mieux sur la planche... avenir... on ne sait pas... honneur... hygiene... voici les prix et les conditions, et il allait vers un bureau de chene prendre d'une pile, un prospectus dont le pere en accepta les termes sans le lire.

Le Prevot appele prit les mesures du futur "membre" -- c'etait sa femme qui confectionnait les tenues. Dans cinq jours, quand Boum reviendrait: le masque, les sandales, les petites epees, tout serait la.

En les accompagnant, fidele au rite, le maitre eprouva le besoin de dire:

- Nous allons le soumettre au ballottage.

C'etait une de ses manies de vouloir donner les allures d'un cercle a son entreprise.

Dans la rue, Boum ayant demande des explications sur ce dernier mot, son pere pensant autre chose repondit:

- Ce sont des betises.

Boum fut admis sans opposition.

Au jour fixe, il venait costume en petit bretteur, le visage dans sa cage à mouche, debout mal à l'aise sur cette planche qui lui paraissait haute et de laquelle il avait peur de tomber. Le maître prodiguait son enseignement, donnant des exemples, répétant ses phrases comme s'il récitait une leçon. Boum, un peu ahuri, suivait de son mieux, s'appliquant de toute son âme à bien faire, mais bientôt rompu dans tous ses membres se demandant comment dans cette instable position, on pouvait jamais arriver dans la réalité à se battre, à se toucher, à se défendre et à faire quoique ce soit. Effrayé, il pensait que, peut-être, il faisait exception au reste des hommes, qu'il n'arriverait jamais, bien que le maître flatte de son attention y allait de temps en temps d'un encouragement.

- C'est mieux, petit... vous faites attention... vous avez des dispositions, vous arriverez...

Le soir, moulu par la courbature, il eut une défaillance en pensant que cette solution aussi serait très longue. Pour arriver à savoir faire, en somme, il faudrait être grand et c'était justement de ne l'être pas qu'il souffrait... Le jour suivant, il retourna pourtant à la leçon, parce qu'il n'était pas d'une nature qui renonce et tous les jours, il recommençait les "quarte", les "quinte", les "doublez", les "parez et tirez", etc.

Très lentement, il sentit lui-même ses progrès. Il se fatiguait moins maintenant sur cette planche où il se tenait mieux, assis sur les jarrets, sans perdre ce que le prévôt facetieux ne se laissait pas d'appeler: "les petits équilibres".

Mettant à part l'escrime, la salle ne l'intéressait pas. De rares clients venaient à son heure et cependant, il y avait dans ces murs comme un air de susceptibilités factices et de points d'honneur idiots se fondant dans l'acre odeur de la sciure et des transpirations, qui l'écoeurait. Boum avait son idée, il était venu dans un but très précis. Sa bonté profonde s'alarmait à la pensée de querelles cherchées, que sa mentalité sérieuse lui faisait trouver inutiles. Aussi à part les indispensables formules de politesse, il parlait peu. Pendant les poses, il s'asseyait à l'écart sur la banquette de velours rouge, et continuait à s'instruire en regardant.

Cependant, il s'était fait un ami. C'était un monsieur grisonnant, légèrement bedonnant, avec des yeux rieurs et un très bon sourire. En le montrant, le prévôt avait dit à Boum:

- C'est Laferrière, vous savez celui qui fait des pièces, un rigolo.

Avec plus de cérémonie, le maître avait, selon l'usage, présenté son jeune élève:

-... A Monsieur le Comte de Laferrière, de l'Académie Française.

Boum avait tendu sa petite main.

Un jour, entre deux reprises, le Monsieur lui avait demande:

- Eh bien, que pensez-vous de l'art noble des armes?

Boum avait repondu:

- C'est difficile.

- Comme tous les arts, repliqua le Monsieur; il n'y a que la critique qui soit aisee. Vous ne voulez pas devenir critique, j'espere, comme M. Doumic?

- Je voudrais savoir faire des armes, fit Boum, qui n'avait pas bien saisi.

- Officier ou maitre d'armes, interrogea encore le Monsieur.

- Ni l'un ni l'autre, fit Boum dans un rire, comme quelqu'un qui trouve ces deux perspectives folles et extravagantes.

- Que voulez-vous etre alors?

- Je veux etre comme mon papa; je veux me marier, mais avant je veux savoir faire des armes.

Peut-etre cette reponse aurait-elle laisse indifferent plus d'un habitue de la salle; la plupart n'aurait pas, sans doute, ete frappe par l'apparente incoherence de ces deux volontes. Chez Laferriere, l'habitude tenace de regarder les hommes le fit s'arreter.

- C'est etrange, dit-il, comme ailleurs pour ne pas attirer l'attention du petit qu'il savait fort bien ne pas devoir parler cette fois sur un aussi grave sujet, et il ajouta: Nos gouts ne sont pas tout a fait pareils. Comme vous, je veux faire des armes, mais je n'ai pas du tout envie de me marier... parce que je suis marie, comprenez-vous.

Boum sourit. De cette conversation commença leur sympathie. Par la suite, Laferriere, rassasié, relativement jeune, de toutes les joies et de tous les honneurs, trouvait une douceur particulière à retrouver, chaque matin, le petit cœur honnête et frais dans lequel il sentait le mystère. Boum avait retrouvé en lui une camaraderie qu'il n'avait jamais connue chez Line: son nouvel ami l'écoutait sérieusement. Cela ne les empêchait pas d'ailleurs de rire souvent ensemble, au contraire; l'academicien savait des histoires impayables que le prevot, en s'appuyant sur la courbe de son epee, écoutait la bouche ouverte.

Leurs natures se ressemblaient par plus d'un point; ils étaient tous deux curieux et adaptables, naïfs sans être bêtes et d'une générosité spéciale qui voulait le bien de tous les êtres y compris pour chacun d'eux celui de sa petite personne. Aussi se comprenaient-ils à merveille. Boum sentait les jours où son ami n'était pas en train et

les jours ou il etait en veine d'expansion. Laferriere avait saisi une fois pour toutes que l'enfant n'aimait pas etre traite en bebe; son degre de developpement, pensait-il, valait bien celui d'adultes qui ne se developperaient plus.

Et puis, pour les raisons differentes, les gens de la salle les ennuyaient tous deux. Boum, parce qu'il etait le seul enfant, se sentait un peu perdu; son ami, au contraire, connaissait trop de mentalites toujours pareilles a cette collection d'oisifs croyant etre le monde et dont la suppression radicale, en un jour, n'aurait pas eu la moindre repercussion. Ils se lierent rapidement. Quelquefois, ils sortaient ensemble. Par les belles journees, Laferriere allait volontiers jusqu'au Bois accompagner Boum; ils causaient tout le long du chemin, des sujets les plus divers.

Ils saluaient une masse de gens. On plaisantait le grand homme sur son petit ami.

- Mais c'est un fils donne par la nature, avait dit un Monsieur qui marchait au cote d'une jolie blonde.

- C'est idiot, avait replique Laferriere, puisque c'est un frere aine.

Cette facon de presenter Boum comme un petit sage auquel on demande des avis n'etait pas qu'une simple plaisanterie. En realite l'auteur parisien etait un grand enfant. Les bonheurs de l'existence l'avaient conserve jeune; il etait reserve.

Laferriere s'etait tellement mis a sa portee, qu'il finissait par le prendre au serieux, solliciter ses conseils, et lui faire meme des confidences que beaucoup auraient trouvee anachroniques et prematurees.

Boum gardait a la maison un complet silence sur ces affaires de son ami qu'il estimait etre d'un ordre et d'une nature non susceptibles d'etre saisis par ses parents. En particulier, il etait souvent question dans ces confidences d'une grande passion de l'auteur pour une certaine dame qui jouait ses pieces et dont il vantait, sans cesse, les perfections. Il l'appelait: Dora.

Un jour, -- ils etaient deja de vieux amis -- au sortir de la salle, comme il pleuvait, Laferriere proposa d'emmener Boum dans son automobile. En chemin, il lui dit:

- Si nous allions chez Dora?

Boum, sans savoir pourquoi, hesita le quart d'une seconde, puis accepta.

L'auto obliqua, gagna les quais, et s'arreta familierement devant un grand immeuble de la rive gauche, pres du pont de l'Alma.

Au sortir de l'ascenseur, au troisieme, Laferriere ouvrit la porte d'entree avec une petite clef qu'il sortit de sa poche.

- Comment, c'est toi cheri, fit une voix tres douce.

- C'est nous, repondit l'ami de Boum.

Cette reponse excita sans doute la curiosite de la maitresse de ceans, elle sortit a leur rencontre precipitamment. Elle avait du entendre parler de Boum, parce que tout de suite, sans presentation, elle l'accueillit gentiment dans un bon rire:

- C'est gentil, Monsieur Boum de venir me voir.

Boum, en petit garcon bien eleve, s'inclina et baisa la main qu'elle lui tendit, selon les formes les plus respectueuses.

Quand ils se furent installes dans le petit salon ou elle les avait introduits et dont l'unique large baie donnait sur le fleuve, il la vit a moitié etendue sur un sofa assez bas, que recouvrait en partie, sur un tapis sombre, une fourrure blanche tres souple et deux gros coussins vert-bleu. En verite, elle etait jolie, ses cheveux lui faisaient comme un bonnet de moire brune et tout le temps ses dents eblouissantes riaient d'un rire perle special qui paraissait toujours partir d'une scene. Elle faisait une masse de frais a Boum, a la fois amusee, flattee et un peu genee par la presence insolite d'un enfant.

Boum repondait poliment a toutes les questions. Toujours tres sobre de details sur ses propres affaires, il ecoutait tranquillement tant qu'il etait question de lui, en posant simplement sur celui des deux qui parlait le regard franc de ses grands yeux intelligents et nullement etonnes.

Cette visite lui semblait toute naturelle, etant donne le serieux de son amitie avec celui qui l'amenait. Le ton de la conversation aurait ete celui de toutes reunions de trois grandes personnes si ce n'eut ete quelques remarques decousues d'enfant, sur "le nombre de bateaux qui passaient sur le fleuve" ou sur "la difficulte qu'on devait trouver a apprendre par coeur tout un livre".

Laferriere jouissait, amuse par l'etrange de la situation. Evidemment, pensait-il, pour une masse de gens, le fait d'emmener un enfant chez sa maitresse aurait paru enorme, monstrueux; en realite, sa conscience honnete et degagee des conventions se refusait a voir le moindre tort dans ce rapprochement qui ne faisait de peine a personne. Ces deux amis eprouvaient, au contraire, pour des raisons diverses, un certain plaisir a se trouver ensemble; aucun mot, aucun geste ne pouvait alterer la serenite de Boum et etre pour lui un changement de ce qu'il entendait et voyait familièrement tous les jours... alors pourquoi pas, surtout que lui-meme l'auteur qui avait vecu tant de reves trouvait dans la presence de ces deux etres je ne sais quelle impression de consolider un bonheur instable et que son coeur aimant aurait tant voulu voir persister longtemps.

Dans la voiture qui le ramenait chez lui, Boum fut interroge.

- Comment la trouves-tu? demanda Laferriere.

Tres gentille et tres jolie, apprecia Boum, vous devez bien vous amuser avec elle.

Naturellement, comme toujours, dans sa famille, l'ami de Line negligea de raconter cette petite aventure; non pas qu'il voulait dissimuler quoique ce fut, mais sentant son impuissance d'expliquer et de convaincre, il savait ne devoir pas etre pris au serieux; alors il ecouta sans interrompre comme le lui avait enseigne Miss Anny. Cette visite, pourtant, avait fait sur lui une certaine impression; elle lui avait ete comme une preuve que son ami ne jouait pas avec lui, qu'il lui disait la verite, qu'il avait en lui une confiance sympathique. Boum n'en doutait pas avant ce jour, mais parce qu'il tenait de son grand-pere peut-etre ou bien parce que simplement il avait souffert des hommes, il gardait toujours, vis-a-vis d'eux, une prudence et une reserve discrete. En telle maniere qu'a ce moment, quand son ami l'avait mis au courant de sa principale preoccupation sentimentale, lui n'avait pas encore articule un seul mot de la grande affaire qui etait l'unique souci de sa petite vie, et n'avait jamais prononce le nom de Line a Laferriere. Apres la visite chez Dora, il prit la resolution de tout lui raconter. L'occasion vint.

Au sortir de la salle d'armes, ils filaient tous deux grande allure dans l'auto decouverte vers Saint-Germain. Laferriere ayant fait peu de temps auparavant la connaissance du pere de Boum, lui avait demande pour ce jour-la l'enfant a dejeuner. Maintenant ils allaient au rendez-vous; Dora devait les rejoindre de son cote. A la sortie du Bois, apres l'indispensable arret a la barriere, Boum retrouvait l'aspect familier du paysage net et propre qu'il avait si souvent regarde autrefois avec Line. Dans le fond de son ame, il s'attendrissait. Les constatations de l'octroi ayant interrompu leur conversation, des que la voiture repartit, Boum demanda:

- Pourquoi, faites-vous des armes, vous?

Laferriere repondit une phrase evasive, une de ces explications dont il avait le secret et qui n'arretait rien: "on ne bouge pas assez... c'est necessaire... je ne veux pas grossir...".

- Ah, fit Boum, c'est simplement pour ca. Vous ne voulez pas vous battre.

- Oh, fit Laferriere, quand je peux eviter, j'aime autant.

- Moi, repliqua gravement Boum, je veux me battre, mais serieusement, _a mort_, avec quelqu'un que je sais, et qui n'est pas ici en ce moment.

L'auteur, se retourna brusquement, visiblement interesse:

- Non, dit-il, c'est vrai? Toi? Qu'est-ce? Qu'est-ce qu'on t'a fait?

Tres posement, regardant par terre, Boum repondit:

- Il m'a fait un immense chagrin. Peut-etre le connaissez-vous, c'est Monsieur Claude Vauquer de Conflans.

- Conflans, le diplomate? fit Laferriere, c'est un imbecile!

- Oui, dit Boum, sans se douter de la confirmation qu'il donnait a cette appreciation, c'est lui. Je veux qu'il meure.

- Qu'est-ce qu'il t'a fait, mon pauvre Boum.

- Voila, expliqua l'enfant. J'avais une tante, mais une toute petite tante, la soeur de ma maman. Nous etions tres, tres bien ensemble, tout le temps ensemble et je l'aimais... tant.

Boum disait ce mot tout bas, tres emu, baissant encore davantage sa tete brune. Laferriere sentit le petit drame et n'interrompit pas.

- Je l'aimais, reprit-il, comme vous vous aimez Madame Dora, bien plus encore parce que vous, vous etes grand, et moi je ne suis qu'un petit garcon et je n'avais qu'elle, rien qu'elle, vous comprenez... C'etait Tante Line...

Plus bas encore, mais cette fois, avec un gros sanglot, il poursuivit:

- Il me l'a prise...

Emu aussi par cette jeune douleur, le Parisien laissa passer un temps, puis demanda:

- Comment te l'a-t-il prise?

- Il l'a epousee, puis ils sont partis.

- C'est sa femme, remarqua Laferriere, elle est bien jolie en effet, je l'ai apercue le jour de son mariage.

- N'est-ce pas qu'elle est jolie? reprit Boum; mais le pire c'est qu'avant de partir, il l'avait changee, tellement. Vous ne l'auriez pas reconnue. Avant elle etait douce, elle ecoutait comme vous, nous sortions tous les deux, elle me racontait les histoires de mon grand-pere qui etait parti tout petit en Amerique, elle avait une petite auto qu'elle conduisait, nous nous amusions bien; apres, quand Monsieur Claude est venu, elle restait tout le temps avec lui, enfermes dans le petit salon de Maman, ils allaient dehors ensemble, et lui -- et l'enfant precisait en remuant son index en l'air -- il faisait expres, il lui donnait des cadeaux et des fleurs, il la flattait et se moquait de moi.

Profondement touche, mais voulant savoir, Laferriere interrogea:

- Mais tu n'as pas parle a ta tante? Tu ne lui as pas demande pourquoi elle changeait, pourquoi elle allait avec l'autre.

- Souvent, repliqua Boum, j'ai essaye; j'ai dit tout ce que j'ai pu, mais quand on est petit, vous savez, on ne vous ecoute pas, et puis, on ne sait pas ce qu'il faut dire...

- C'est vrai, fit l'autre, on ne sait pas...

Et sur cette reflexion, quelques instants passerent sans qu'ils se dirent un seul mot. De chaque cote de la voiture, le paysage defilait rapidement, perdant de plus en plus son aspect de banlieue pour devenir la campagne veritable: la route n'avait plus de trottoir, les maisons ne se touchaient plus et le fleuve, delivre de ses quais, coulait plus librement dans la lumiere crue entre ses berges de prairie.

Laferriere etait bouleverse par le recit de cette tragedie. Les faits, en eux-memes, etaient tres simples, en somme, si naturels: le petit aimait, est-ce qu'on ne peut pas aimer a tous les ages, qui sait meme si a l'age de Boum on n'aimait pas mieux, plus aprement, plus exclusivement et plus serieusement aussi? A travers le cortege fane de ses propres amours, il cherchait a retrouver le souvenir de ses premiers elans, alors que rien ne venait distraire de la grande chose, sa pensee et son coeur... Et pourtant il demeurait desempare devant cette detresse d'enfant, lui le vieux Parisien aux histoires nombreuses et qui gardait encore assez de foi pour aimer eperdument une petite femme quelconque "qui jouait ses pieces". Il etait confondu parce que de cette histoire tres simple resultait cette situation anormale, parce que ce cas particulier constituait un accident grave, une situation sans denouement, une maladie sans remede. Un seul instant, il fut sur le point de dire a Boum: "Il y a d'autres femmes de par le monde, ne te desole pas, tu verras que la vie peut guerir aussi". Mais, ce meme homme qui n'avait pas hesite a mener l'enfant chez une femme un peu a cote, se refusa a tenir la petite ame, meme pour la consoler. Il dit simplement:

- Mais dans un duel, tu t'exposes toi aussi; s'il te tue, Boum?

- Je sais bien, dit le petit tres simplement, mais puisqu'il n'y a pas d'autre moyen...

C'etait bien la logique que craignait Laferriere. Sans doute, il savait que le projet de Boum ne se realiserait pas, que quelque chose viendrait surement se mettre en travers, qu'on rirait. Mais toutes les desillusions et toutes les deceptions que cette mise au point comportait, firent mal a son egoisme genereux; comme un grand enfant qu'il etait lui aussi, il laissa partir l'expression de son depot:

- Oh, Boum, fit-il, pourquoi m'as-tu raconte cette histoire?

Le petit, logique jusqu'au bout, ne voyant pas encore tres bien la difference de l'amour et de l'amitie, repondit tres naturellement aussi:

- Parce que vous aussi, Monsieur, je vous aime beaucoup...

- Tu as raison, repliqua Laferriere, assez touche de cette remarque, en prenant sa petite main, tu peux compter sur moi.

Ils avaient fait un petit tour par la foret silencieuse et sombre malgre le soleil; ils retournerent vers le restaurant ou Dora les attendait sur la terrasse, assise devant une table servie. Elle avait du se lasser de regarder le decor magique de Paris engourdi a cette heure dans une diaphane buee, elle jouait machinalement de sa longue main avec un sac et une masse d'autres objets d'or autour desquels elle avait noue ses gants.

- Je n'ai pas failli, fit-elle en les voyant... Laferriere s'excusa: ils avaient cause, puis instinctivement, comme quelqu'un qui a la grande habitude, il ajouta, en lui baisant tendrement la main:

- Nous voulions te donner le temps d'etre idealement jolie; nous ne sommes pas venus une minute trop tot...

Pas fachee, elle le remercia des yeux.

Ils mangerent. Laferriere, preoccupe, parlait peu. Dora lui trouvait cet air particulier des jours ou il mijotait une idee de piece. Bonne fille, elle n'insistait pas, sachant bien qu'elle saurait. Elle faisait

des frais a Boum pour l'amuser. Dans la ville qui tenait toute a leurs pieds, elle l'aidait a retrouver la maison de ses parents, lui indiquant les grands reperes de l'Arc de Triomphe et de l'Avenue du Bois; elle lui montrait sa propre demeure et celle de Laferriere. Le petit distrait, tour a tour regardait la ville, regardait la femme et jouissait de leur semblable beaute. Il pensait sans aucun sentiment de jalousie au bonheur de son grand ami. A l'encontre de ses affaires sentimentales, celles de ses commensaux s'etaient arrangees. Dora et Laferriere s'entendaient bien, ils etaient ensemble, constatait Boum, et -- comme on simplifie toujours la joie des autres de tout ce qui gate notre joie, -- il restait convaincu qu'aucune personne et qu'aucune chose ne venait jamais troubler la serenite de leur bonheur. Evidemment, Laferriere n'etait plus un petit garcon, et c'est tellement plus facile d'etre heureux quand on est grand. Enfin, un jour viendra peut-etre ou lui-meme... en attendant, il etait reconnaissant de tout son coeur a ces amis libres et tendres de l'admettre dans leur intimite et de lui faire ainsi respirer l'air de leur felicite.

Quand ils eurent termine, en quittant la table ou ils etaient restes assez avant dans l'apres-midi, Dora, debout, interrogea Laferriere, en le regardant de tres pres:

- Eh bien, ca se dessine ton idee? As-tu un role pour moi?

En secouant les miettes de son gilet, il repondit pour n'etre entendu que par elle:

- Je pense a mieux que le theatre, petit, a la vie, personne ne s'en doute, c'est bien plus emouvant...

VII

A une petite fête intime de la salle, pour la première fois, Boum se produisait en public. Les spectateurs étaient peu nombreux; il n'y avait guère, en dehors des membres de la salle, qu'un certain nombre de représentants notoires de la presse sportive, gens faméliques et prétentieux. Le jardin avait reçu une décoration de petit _14 juillet_, avec drapeaux et lampions. Devant la piste de combat, quelques fauteuils et les banquettes rouges étaient sorties. Au fond, entre les arbres, devant un maître d'hôtel à favoris, une table nappée supportait des sandwiches, des gâteaux, des fleurs et une rangée de coupes à moitié pleines de très mauvais Champagne.

Une dizaine de tireurs étaient inscrits et devaient faire assaut "à la première touche".

Boum était considéré par la salle entière comme "une fine lame"; il l'était vraiment. Le maître, qui avait l'intelligence de son art, avait compris les premiers jours que l'enfant _ferait_ parce qu'il voulait faire; et alors, il l'avait poussé, sa jeunesse et sa débilité étant un obstacle aux travaux brutaux de l'épée, vers le jeu délicat du fleuret. Boum, qui en était alors à sa deuxième année de salle, se servait maintenant d'une épée triangulaire et à coquille, comme celle des autres tireurs, mais dans sa petite main nerveuse, la lame battait peu et surtout ne cherchait pas les petits coups inattendus en piqure vers les mains, les genoux ou la tête; à l'encontre, elle tournait follement tout le long de la lame adverse, très rapide dans tous les sens, avec des arrêts brusques qui étaient des menaces, toujours en mouvement, toujours insaisissable pour venir, furieusement française, s'épanouir triomphante en une courbe svelte sur la poitrine du touche.

Il fit, ce jour-là, d'assez jolis assauts, Laferrière qui n'aimait pas d'ordinaire ce genre de réunions était venu pour voir son petit camarade. Tout en applaudissant à ses jolis coups, il était inquiet parce qu'il savait ce vers quoi tendait cet effort et ce résultat. Le corps des chroniqueurs louaient sans réserve: découvrir un talent inconnu est toujours si tentant et il faut le dire aussi, Boum était joli à voir. Son vêtement blanc moulait ses formes gracieuses et proportionnées: l'exercice l'avait considérablement renforcé et assoupli; quand on le voyait dans la position classique, bien assis, à l'aise sur ses jambes, son bras nerveux se déployant dans une attaque en un geste large, ou bien modeste après la victoire, son casque et son épée dans la main gauche, la tête un peu basse venant remercier l'adversaire; il n'avait plus rien alors de l'enfant chétif et mal poussé qu'il avait été après sa maladie. Il était presque alors un de ces beaux adolescents qui font invariablement dire aux femmes avec un secret désir:

- Il est gentil.

Après qu'il eut fait sept assauts, le maître le proclama quatrième avec trois touches, ce qui constituait, eu égard surtout à la qualité des autres tireurs, un assez joli succès.

Laferrière et lui ne restèrent pas après la séance. Ils remonterent un instant à pied le boulevard.

Comme à l'habitude, ils causèrent. Laferrière avait raconté à Boum, quelques semaines avant, le sujet d'une prochaine pièce. Maintenant il le mettait au courant des modifications projetées. Boum était partisan des dénouements heureux. Il se passionnait en général pour les péripéties de ces personnages de rêve qui lui étaient devenus familiers; il les considérait comme des êtres vivants qu'il aimait. Ce jour-là, il parlait peu. Laferrière, qui se rendait parfaitement compte de l'état d'âme de l'enfant, se donnait l'air de ne pas s'en apercevoir.

Quand ils furent arrivés devant l'hôtel de la rue Pergolèse, Boum tendit sa main:

- Au revoir, Monsieur, fit-il. Je vais rester quelque temps loin de vous. Nous allons à la campagne pour trois semaines... C'est là que ma tante et son mari viendront nous retrouver. Je la reverrai... Après, j'aurai besoin de vous. Je n'ai que vous dans cette affaire.

Dans un demi-sourire, Laferrière répondit:

- Tu sais bien, Boum, que tu peux toujours compter sur moi, n'est-ce pas?

- Je le sais, dit Boum en le regardant sérieusement. Au revoir.

VIII

Dans son cabinet de travail, grande pièce encombrée, assombrie par les tentures et les cuirs de Cordoue malgré la grande baie vitrée qui donnait sur le parc de la Muette, Laferrière, assis à sa table, venait de recevoir son courrier du matin. L'heure des lettres était, pour sa nature heureuse, une heure bénie. Un grand nombre d'inconnus lui écrivaient. Il goûtait une volupté particulière... à l'ouverture brusque de cette porte sur l'intimité du monde extérieur. Des femmes lui faisaient des déclarations passionnées, des amis sincères lui donnaient des conseils pour la conduite de sa vie, la manière d'acheter du vin, d'écrire des pièces, de placer sa fortune, de combattre l'alcoolisme et combien d'autres choses encore. Après avoir mélangé

les enveloppes comme un jeu de cartes il les faisait couper par son domestique qui, habitue a cette fantaisie, s'en acquittait maintenant avec un grand sérieux. L'homme de lettres lisait tout, dans l'ordre, d'un bout a l'autre, et n'aimait pas, pendant cette lecture, qu'on le derangeat.

Ce matin, contrairement a l'usage, le domestique revint:

- C'est Monsieur Boum qui insiste pour voir M. le Comte tout de suite.

- De si bon matin? fit Laferriere. Qu'il monte.

Il pensa que ce devait etre pour l'importante histoire du duel, et cette perspective l'ennuya. Un jour il faudrait bien, apres tout, mettre fin a cette plaisanterie.

Un regret le prenait de l'avoir tant fait durer. Pauvre petit, qu'est-ce qu'il dirait s'il se voyait abandonne?

Boum fit une entree inattendue. A peine eut-il ouvert la porte qu'il courut vers Laferriere, tomba assis par terre devant lui, et calinement mettant sa tete sur les genoux de son ami, il se mit a sangloter sans pouvoir dire un seul mot.

Laferriere, emu, ne savait que dire.

- Allons, allons, faisait-il... ne pleure pas... qu'est-ce que tu as... dis-moi... explique.

L'enfant pleurait toujours. L'homme, desole par ce chagrin, finit par grossir la voix et dire presque rudement:

- Assez, Boum, je te defends de pleurer ainsi.

L'effet de ce changement de ton opera. Boum n'etait pas habitue a s'entendre parler ainsi par celui qui etait le confident de son coeur. Avec son petit mouchoir il tamponna ses yeux.

Laferriere en profita pour le relever. Il l'entraina vers un divan un peu sureleve auquel un baldaquin de vieilles soies donnait un vague air de trone. Il forca l'enfant a s'asseoir pres de lui.

Boum, parla longuement.

Il etait parti avec ses parents pour la campagne et avait attendu pendant dix longues journees qu'Elle revint. Elle etait revenue.

-... Mais, fit-il, elle est toute changee... d'abord elle n'est plus du tout jolie. Elle a un gros ventre. Elle n'est plus gentille. Elle rit tout le temps de moi, ne m'a meme jamais parle seul une fois. Elle est aussi severe pour moi que M. Claude et reproche a maman de ne pas bien m'elever. Elle m'a dit, parce que j'ai regarde dans un paquet qu'on apportait, que j'etais curieux comme une vieille chouette -- c'etait des cigares pour lui qu'il se fait envoyer dans une valise pour

ne pas payer l'octroi --. Et puis, quoique Tante Line soit grande, elle s'occupe toute la journée de petits bonnets, de petites robes, et de petits bas que les marchands ne cessent de lui envoyer; elle en a toute une armoire, alors qu'avant son mariage elle ne jouait jamais à la poupée, mais tout le temps avec moi... A cause de tout ça, je me suis aperçu que c'est moi maintenant qui ne l'aime plus. Alors je suis très malheureux, je n'ai plus rien, je ne veux plus rien.

Et il se remit à pleurer doucement.

- C'est pour ça, fit Laferrière, que tu pleures! mais mon pauvre Boum, ces choses-là arrivent tous les jours.

- C'est cependant malheureux, répliqua Boum.

- Voyons, voyons... fil Laferrière... tu étais séparé d'une femme que tu croyais aimer, je te plaignais. Maintenant, tu en es toujours séparé, mais tu ne l'aimes plus... tu devrais te rejouir.

- Peut-être! fit le petit, plus navré de n'être pas compris.

Les larmes coulaient lentement de ses yeux. Il ajouta:

- Cependant je suis triste... très triste.

- Alors, c'est que tu l'aimes encore, lança Laferrière... tu n'es pas raisonnable.

- Mais non, dit Boum. Je vous assure que je ne l'aime plus, mais plus du tout. Qu'elle soit heureuse ou malheureuse, ça m'est égal. Voyez, à présent si elle voulait quitter M. Claude, pour venir avec moi, avec moi seul: et bien je ne voudrais plus. Je vous l'ai dit: je ne veux plus rien. Mais c'est justement cela qui me fait du chagrin. Je suis bien plus malheureux qu'avant qu'elle vienne, avant je croyais... comprenez-vous?... Je ne peux pas expliquer.

Et pour rendre sa pensée, le petit agitait ses deux mains devant son ami en le regardant de ses yeux mouillés.

- Boum, fit Laferrière, tu es un gosse que j'aime, mais tu es un gosse. Je veux te consoler, mais je ne veux pas te dire des choses que tu es trop jeune pour saisir. Tiens, tu as confiance en moi, crois-moi sans comprendre. Ne pense plus à Tante Line. Vis des joies de ton âge, je t'assure qu'elles sont douces, plus tard on les regrette; oublie, cours, amuse-toi, joue avec tes petits camarades; ne cherche pas ce que tu n'as pas trouvé. Sache attendre. Je t'assure, c'est bête de souffrir. Regarde par la fenêtre, c'est le matin, peut-être aimerions-nous mieux tous les deux que ce soit midi, -- il ferait plus chaud, il y aurait plus de lumière dans les arbres, par terre les ombres seraient plus noires... et pourtant notre désir commun ne change rien, le matin reste le matin. C'est déjà beaucoup, crois-moi, de savoir que midi viendra.

Boum ecoutait maintenant sans mot dire, sans tout comprendre, mais trouvant quand meme aux paroles qu'il entendait comme une sorte de vertu bienfaisante.

Encourage, Laferriere continuait:

- Voyons, tu t'es bien fait quelquefois mal.

Boum fit signe que non.

- Si, reprit l'homme, quand tu es tombe sur te genoux, tu t'es ecorche. C'etait un mauvais moment, tu as du pleurer certainement. Cependant le mal a passe, ton genou s'est gueri. Regarde, on ne voit plus rien du tout.

Et, du doigt, il montrait les jambes brunes de l'enfant.

- Mais, fit Boum, qui ne pleurait plus, je ne veux plus guerir maintenant.

- Tu crois, repondit Laferriere... En effet, on croit, et puis, un jour... enfin assez, ne me fais pas dire, Boum ami, justement ce que je ne veux pas te dire. Mais crois-moi, attends.

Evidemment, pour le petit cerveau, il y avait encore la un mystere. Pendant un instant, un silence, l'enfant, la tete entre ses deux mains, essaya de comprendre. Laferriere le laissa mediter. Mais Boum renonca vite a chercher:

- Peut-etre, fit-il brusquement d'un air detache, vous avez raison. Je ne sais pas tout. Un jour je saurai. D'ici la, j'en veux a tous ceux qui m'ont fait mal. (Et pour la premiere fois, sa figure d'enfant devenait mauvaise.) Je m'appliquerai a vivre seul, sans regarder personne. Je reconnais maintenant, que j'etais sot de vouloir me battre en duel. Ce n'est deciderement pas la maniere. Plus tard, je ne sais pas encore comment, mais je vous le jure, je me vengerai...

Et Boum quitta son vieil ami sans le moindre attendrissement, en lui tendant une main froide et en disant a celui qui lui avait parle avec tout son coeur un "merci quand meme", desabuse et rageur, dont Laferriere resta meduse. Sa figure d'enfant avait eu soudain une expression de cruaute mechante. A voir ce Boum, qui avait toujours ete si tendre, si bon, on eut dit a cet instant une petite bete feroce qui aurait eu un sens humain de la cruaute.

IX

Des annees passerent. Boum, suivant a la lettre les conseils de son

vieil ami, l'avait complètement délaissé. Cancre dans ses diverses classes, il avait vécu des années de collège au milieu de ses condisciples sans jamais leur faire de confiance et sans se faire une seule amitié. Ceux-ci le tenaient pour un mauvais camarade, les maîtres le tenaient pour un mauvais élève. Assez intelligent, il avait un dédain souverain pour l'effort et méprisait les résultats naïfs auxquels aspiraient ceux de son âge. Il était d'un égoïsme parfait. Il savait devoir être riche. Il affectait en toute circonstance, un scepticisme déplacé et passablement agaçant. C'est ainsi qu'il atteignit l'âge d'homme.

Maintenant il a vingt-quatre ans. Physiquement c'est un beau gars. Grand, bien découpé par l'entraînement à tous les sports, il est élégant dans ses gestes, mais son visage complètement rasé a déjà dans le regard et dans le pli de sa bouche jolie, je ne sais quoi de blasé et de vieux.

Boum s'est amusé. Malheureusement, à cause de son argent, il n'a pas reçu de sa vie dissipée l'éducation dernière qu'en reçoivent les jeunes hommes qui sont obligés de s'imposer par un quelconque mérite. Il n'eut jamais besoin d'être fin, d'être délicat, d'être amusant même; ses moindres gestes, même ceux du plus mauvais goût, recevaient toujours les approbations louangeuses du monde intéressé dans lequel il évoluait. Au contraire, il avait acquis la réputation d'un être supérieurement habile, d'un malin à qui "on ne la fait pas".

Un certain printemps, il avait fait, sur le yacht d'un de ses amis, une croisière. Le voyage avait duré deux mois et, par suite de sa situation de fortune et de ses qualités physiques, il avait été le "beau" du navire comme certaines femmes sont, de l'autre côté de l'Atlantique, "les belles de la cité".

À bord, il avait rencontré une petite jeune fille très douce et très blonde. Il s'en était amusé comme de toutes les femmes. Mais la petite n'avait pas su jouer tout le temps. Une nuit, en Méditerranée, en rade des îles grecques, elle était venue le retrouver devant la porte de sa cabine, à l'arrière du bateau. Tout le monde était couché. Le décor était magique, c'était partout comme une symphonie magnifique de tous les bleus que des yeux virent jamais. Au fond, les îles bleues sombres coupaient la ligne monotone de la mer plate, bleue aussi, sur laquelle la lune faisait comme un immense chemin bleu d'acier. La jeune fille était belle, roulée dans sa cape blanche. Elle se tenait presque droite sur un fauteuil de pont. Boum était vautré sur un paquet de cordages. Ils parlèrent longtemps. À la fin, elle lui avait dit:

- Boum, je sais qu'on dit que vous n'avez pas de cœur, que vous êtes méchant, mais je sais que ce n'est point vrai. Je vous ai vu longtemps et je vous aime. Sans vous, la vie me paraît inutile... Je n'ai pas besoin de ce pour quoi l'on vous admire... Je vous laisserai libre, je serai si tendre, si effacée, petit à petit vous verrez... Je vous assure que je vous aime éperdument.

En entendant ces paroles, Boum etait parti d'un grand eclat de rire.
Et la jeune fille l'avait quitte en pleurant.

Quelques mois plus tard, comme la pauvre enfant avait encore cru devoir exprimer sa tendresse, un apres-midi, au polo, Boum fit la joie de son entourage en lisant une lettre dans laquelle elle lui ecrivait:

... J'ai essaye, je ne peux pas sans vous. Je serai votre maitresse si vous voulez, ce que vous voudrez... mais je vous aime.

On avait beaucoup ri.

Il y avait longtemps que Boum etait devenu un mufle, parce que, depuis longtemps, il ne croyait plus a l'amour.

Table des matieres

Plutarque.

La carriere d'Arsay-Lancourt.

La saisie.

Boum.

End of this Project Gutenberg Etext of Histoires Grises by E. Edouard Tavernier.

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK HISTOIRES GRISES ***

This file should be named 7hsgr10.txt or 7hsgr10.zip

Corrected EDITIONS of our eBooks get a new NUMBER, 7hsgr11.txt

VERSIONS based on separate sources get new LETTER, 7hsgr10a.txt

This Etext was prepared by w.debeuf@belgacom.net.

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the US unless a copyright notice is included. Thus, we usually do not keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

We are now trying to release all our eBooks one year in advance

of the official release dates, leaving time for better editing.
Please be encouraged to tell us about any error or corrections,
even years after the official publication date.

Please note neither this listing nor its contents are final til
midnight of the last day of the month of any such announcement.
The official release date of all Project Gutenberg eBooks is at
Midnight, Central Time, of the last day of the stated month. A
preliminary version may often be posted for suggestion, comment
and editing by those who wish to do so.

Most people start at our Web sites at:

<http://gutenberg.net> or

<http://promo.net/pg>

These Web sites include award-winning information about Project
Gutenberg, including how to donate, how to help produce our new
eBooks, and how to subscribe to our email newsletter (free!).

Those of you who want to download any eBook before announcement
can get to them as follows, and just download by date. This is
also a good way to get them instantly upon announcement, as the
indexes our cataloguers produce obviously take a while after an
announcement goes out in the Project Gutenberg Newsletter.

<http://www.ibiblio.org/gutenberg/etext03> or

<ftp://ftp.ibiblio.org/pub/docs/books/gutenberg/etext03>

Or /etext02, 01, 00, 99, 98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 91 or 90

Just search by the first five letters of the filename you want,
as it appears in our Newsletters.

Information about Project Gutenberg (one page)

We produce about two million dollars for each hour we work. The
time it takes us, a rather conservative estimate, is fifty hours
to get any eBook selected, entered, proofread, edited, copyright
searched and analyzed, the copyright letters written, etc. Our
projected audience is one hundred million readers. If the value
per text is nominally estimated at one dollar then we produce \$2
million dollars per hour in 2002 as we release over 100 new text
files per month: 1240 more eBooks in 2001 for a total of 4000+
We are already on our way to trying for 2000 more eBooks in 2002
If they reach just 1-2% of the world's population then the total
will reach over half a trillion eBooks given away by year's end.

The Goal of Project Gutenberg is to Give Away 1 Trillion eBooks!
This is ten thousand titles each to one hundred million readers,
which is only about 4% of the present number of computer users.

Here is the briefest record of our progress (* means estimated):

eBooks Year Month

1 1971 July
10 1991 January
100 1994 January
1000 1997 August
1500 1998 October
2000 1999 December
2500 2000 December
3000 2001 November
4000 2001 October/November
6000 2002 December*
9000 2003 November*
10000 2004 January*

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been created to secure a future for Project Gutenberg into the next millennium.

We need your donations more than ever!

As of February, 2002, contributions are being solicited from people and organizations in: Alabama, Alaska, Arkansas, Connecticut, Delaware, District of Columbia, Florida, Georgia, Hawaii, Illinois, Indiana, Iowa, Kansas, Kentucky, Louisiana, Maine, Massachusetts, Michigan, Mississippi, Missouri, Montana, Nebraska, Nevada, New Hampshire, New Jersey, New Mexico, New York, North Carolina, Ohio, Oklahoma, Oregon, Pennsylvania, Rhode Island, South Carolina, South Dakota, Tennessee, Texas, Utah, Vermont, Virginia, Washington, West Virginia, Wisconsin, and Wyoming.

We have filed in all 50 states now, but these are the only ones that have responded.

As the requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund raising will begin in the additional states. Please feel free to ask to check the status of your state.

In answer to various questions we have received on this:

We are constantly working on finishing the paperwork to legally request donations in all 50 states. If your state is not listed and you would like to know if we have added it since the list you have, just ask.

While we cannot solicit donations from people in states where we are not yet registered, we know of no prohibition against accepting donations from donors in these states who approach us with an offer to donate.

International donations are accepted, but we don't know ANYTHING about

how to make them tax-deductible, or even if they CAN be made deductible, and don't have the staff to handle it even if there are ways.

Donations by check or money order may be sent to:

Project Gutenberg Literary Archive Foundation
PMB 113
1739 University Ave.
Oxford, MS 38655-4109

Contact us if you want to arrange for a wire transfer or payment method other than by check or money order.

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been approved by the US Internal Revenue Service as a 501(c)(3) organization with EIN [Employee Identification Number] 64-622154. Donations are tax-deductible to the maximum extent permitted by law. As fund-raising requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund-raising will begin in the additional states.

We need your donations more than ever!

You can get up to date donation information online at:

<http://www.gutenberg.net/donation.html>

If you can't reach Project Gutenberg,
you can always email directly to:

Michael S. Hart <hart@pobox.com>

Prof. Hart will answer or forward your message.

We would prefer to send you information by email.

****The Legal Small Print****

(Three Pages)

*****START**THE SMALL PRINT!**FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS**START*****

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers. They tell us you might sue us if there is something wrong with your copy of this eBook, even if you got it for free from someone other than us, and even if what's wrong is not our fault. So, among other things, this "Small Print!" statement disclaims most of our liability to you. It also tells you how you may distribute copies of this eBook if you want to.

***BEFORE!* YOU USE OR READ THIS EBOOK**

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm eBook, you indicate that you understand, agree to and accept this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive a refund of the money (if any) you paid for this eBook by sending a request within 30 days of receiving it to the person you got it from. If you received this eBook on a physical medium (such as a disk), you must return it with your request.

ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project"). Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below, [1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to

receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook, [2] alteration, modification, or addition to the eBook, or [3] any Defect.

DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" statement. You may however, if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word processing or hypertext software, but only so long as *EITHER*:

[*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and does *not* contain characters other than those intended by the author of the work, although tilde (~), asterisk (*) and underline () characters may be used to convey punctuation intended by the author, and additional characters may be used to indicate hypertext links; OR

[*] The eBook may be readily converted by the reader at no expense into plain ASCII, EBCDIC or equivalent form by the program that displays the eBook (as is the case, for instance, with most word processors); OR

[*] You provide, or agree to also provide on request at

no additional cost, fee or expense, a copy of the eBook in its original plain ASCII form (or in EBCDIC or other equivalent proprietary form).

[2] Honor the eBook refund and replacement provisions of this "Small Print!" statement.

[3] Pay a trademark license fee to the Foundation of 20% of the gross profits you derive calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. If you don't derive profits, no royalty is due. Royalties are payable to "Project Gutenberg Literary Archive Foundation" the 60 days following each date you prepare (or were legally required to prepare) your annual (or equivalent periodic) tax return. Please contact us beforehand to let us know your plans and to work out the details.

WHAT IF YOU *WANT* TO SEND MONEY EVEN IF YOU DON'T HAVE TO?

Project Gutenberg is dedicated to increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form.

The Project gratefully accepts contributions of money, time, public domain materials, or royalty free copyright licenses.

Money should be paid to the:

"Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

If you are interested in contributing scanning equipment or software or other items, please contact Michael Hart at:
hart@pobox.com

[Portions of this eBook's header and trailer may be reprinted only when distributed free of all fees. Copyright (C) 2001, 2002 by Michael S. Hart. Project Gutenberg is a TradeMark and may not be used in any sales of Project Gutenberg eBooks or other materials be they hardware or software or any other related product without express permission.]

*END THE SMALL PRINT! FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS*Ver.02/11/02*END*

ical medium, you must return it with your note, and

such person may choose to alternatively give you a replacement

copy. If you received it electronically, such person may

choose to alternatively give you a second opportunity to

receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook, [2] alteration, modification, or addition to the eBook, or [3] any Defect.

DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" statement. You may however, if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word processing or hypertext software, but only so long as *EITHER*:

[*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and does *not* contain characters other than those intended by the author of the work, although tilde (~), asterisk (*) and underline (_) characters may be used to convey punctuation intended by the author, and additional characters may be used to indicate hypertext links; OR

[*] The eBook may be readily converted by the reader at no expense into plain ASCII, EBCDIC or equivalent form by the program that displays the eBook (as is the case, for instance, with most word processors); OR

[*] You provide, or agree to also provide on request at no additional cost, fee or expense, a copy of the eBook in its original plain ASCII form (or in EBCDIC

or other equivalent proprietary form).

[2] Honor the eBook refund and replacement provisions of this

"Small Print!" statement.

[3] Pay a trademark license fee to the Foundation of 20% of the

gross profits you derive calculated using the method you

already use to calculate your applicable taxes. If you

don't derive profits, no royalty is due. Royalties are

payable to "Project Gutenberg Literary Archive Foundation"

the 60 days following each date you prepare (or were

legally required to prepare) your annual (or equivalent

periodic) tax return. Please contact us beforehand to

let us know your plans and to work out the details.

WHAT IF YOU *WANT* TO SEND MONEY EVEN IF YOU DON'T HAVE TO?

Project Gutenberg is dedicated to increasing the number of

public domain and licensed works that can be freely distributed

in machine readable form.

The Project gratefully accepts contributions of money, time,

public domain materials, or royalty free copyright licenses.

Money should be paid to the:

"Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

If you are interested in contributing scanning equipment or

software or other items, please contact Michael Hart at:

hart@pobox.com

[Portions of this eBook's header and trailer may be reprinted only when distributed free of all fees. Copyright (C) 2001, 2002 by Michael S. Hart. Project Gutenberg is a TradeMark and may not be used in any sales of Project Gutenberg eBooks or other materials be they hardware or software or any other related product without express permission.]

*END THE SMALL PRINT! FOR PUBLIC